VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 5 Juillet 1916 NUMERO 8

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imp[...] et publié par la
"WEST CA[...] PUB. CO. LTD."
619 A[...] McDermot
Téléphones - [...]ry 4264-42 65

EXECUTIF DE L'ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

L'hon. juge L.-A. Prud'homme	vice-président
L'hon. juge Prendergast	président
A.-J. Papineau, architecte	secrétaire
J.-H.-N. Leveillé, banquier	trésorier
H. Béliveau, négociant	membre
J.-A. Cusson, industriel	membre
H. Lacerte, avocat	membre
J. Collon, comptable	membre
L'hon. J. Bernier, avocat	membre
F. Lachance, médecin	membre
H. Chevrier, négociant	membre
Noël Bernier, avocat	membre
L.-P. Roy, avocat	membre
L.-A. Delorme, avocat	membre

MEMBRES DU COMITE GENERAL—1916-1917

Saint-Adolphe	D. Delorme
Sainte-Amélie	Jos. Molgat
Sainte-Agathe	F. Lemoine
Saint-Boniface	Hon. juge Prendergast
	Hon. juge Prud'homme
	H. Béliveau
	Jos. Bourgeault
	Dr Laurendeau
	Noël Bernier
	Dr Lachance
Bruxelles	Louis Hacault
Saint-Charles	Alf. Caron
Elie	E. Bernardin
Saint-Eustache	
Fannystelle	M. Mollot
Saint-François-Xavier	J.-P. McDougall
Haywood	Elie Dagesse
Lorette	S. Mireault
LaBroquerie	J.-O. Beaupré
LaSalle	O. Rochon
Saint-Léon	G. Boisvert
Makinak	
Mariapolis	Alf. Choquette
Saint-Pierre-Jolys	Ch. Hébert
	Max. Vermette
Le Pas	R. P. Guy, o.m.i.
Sainte-Rose du Lac	M. l'abbé J. Bertrand
	Jos. Hamelin
Transcona	Adélard Paul
Winnipeg	R. P. Portelance, o.m.i.
	O. Bourbonnais
	J.-A. Rhéaume
	J.-H.-N. Leveillé
Sainte-Anne des Chênes	M. Tougas
	A. Bohémier

COMITE GENERAL DE SAINT-BONIFACE ET DES ENVIRONS

Arpin, E.-J.-R.	Lorette
Aubin, Ernest	Winnipeg
Beaupré, J.-A.	Saint-Boniface
Bélanger, J.-A.	Saint-Pierre
Benoit, Léon	Winnipeg
Bernier, L'hon. Jos.	Saint-Boniface
Bétournay, E.-L.	Saint-Boniface
Bertrand, Zotique	Saint-Boniface
Bleau, J.-A.-F.	Saint-Boniface
Bourgouin, J.-H.	Winnipeg
Bernier, Alexandre	Saint-Boniface
Baribault, D.-R.	Winnipeg
Champagne, Jos.	Saint-Norbert
Chevrier, Horace	Winnipeg
Collin, L.-J.	Saint-Boniface
Collon, Jules	Winnipeg
Cusson, J.-A.	Saint-Boniface
Delorme, L.-A.	Winnipeg
DeMoissac, Henri	Fort Garry
De Trémaudan, A.-H.	Saint-Boniface
Dubuc, A.-J.-H.	Winnipeg
Dumas, Pierre	Saint-Vital
Dussault, S.-J.	Saint-Boniface
Fontaine, E.	Saint-Boniface
Fortier, S.	Kildonan-Est
Fournier, Camille	Saint-Boniface
Forget, J.-W.-N.	Winnipeg
Gagné, Liguori	Saint-Boniface
Gagnon, Ernest	Saint-Boniface
Gendreau, L.-S.	Saint-Norbert
Guertin, Ernest	Winnipeg
Grymonpré, Jules	Saint-Boniface
Héroux, Hector	Winnipeg
Joseph, Rév. Frère	Saint-Boniface
Jutras, Norbert	Saint-Boniface
Lacerte, Henri	Winnipeg
Lemay, Gédéon	Saint-Boniface
Lemay, Alphonse	Saint-Boniface
L'Heureux, P.	Winnipeg
Lemire, J.-H.	Winnipeg
Mager, Victor	Saint-Boniface
Marcil, Leo	Saint-Boniface
Marion, J.-A.	Saint-Boniface
Papineau, Augustin-J.	Saint-Boniface
Riel, Alexandre	Grand-Vital
Roy, L.-P.	Winnipeg
Royal, P.	Lorette
Tremblay, J.-H.	Winnipeg
Tremblay, J.-P.	Winnipeg
Vanraes, Auguste	Saint-Boniface

DOMINION DAY

Nous nous servons du mot anglais, qu'on veuille bien nous excuser: c'est pour attirer davantage l'attention de ceux qui ne comprennent que quelques mots de français.

Samedi dernier les drapeaux claquaient au vent, les citoyens en congé se dirigeaient vers les endroits de villégiature: c'était fête!!

Et nous nous disions un peu triste: "C'est une fête qui n'a plus sa raison d'être, car d'un bout à l'autre du Canada, la province de Québec exceptée, l'oeuvre de la Confédération n'est plus ce que l'ont voulue ses pères et comme conséquence nécessaire et fatale, elle doit sombrer si on ne revient aux principes qui devaient en assurer la durée."

Le grand principe de la Confédération, celui sans lequel elle n'eût pas été possible, c'est celui de la protection des minorités.

Partout ailleurs que dans la province de Québec, les minorités sont persécutées. A notre sens le principe devait s'appliquer aux minorités catholiques et françaises tout autant qu'aux minorités protestantes et anglaises. C'était l'assurance donnée par Sir John Macdonald, d'illustre mémoire. Mais les faits sont d'une évidence fulgurante, les minorités françaises n'ont plus à attendre protection du gouvernement fédéral.

Qu'on le remarque, on a retiré par là des fondations du Dominion sa pierre angulaire, et ce fait est alarmant pour l'avenir de notre pays.

C'est pourquoi nous disions tout à l'heure que ce n'était pas sans un sentiment de tristesse que nous voyions ces manifestations extérieures de joie, samedi dernier.

Le "Dominion Day" ne nous dit plus rien, ou presque rien; l' "Empire Day" encore moins, puisque ce n'est l'expression que d'un grand rêve creux qui nous coûte des millions actuellement, mais qui n'est pas réalisable.

Il ne pouvait être réalisé que dans la mesure où les différentes colonies de l'Angleterre voudraient donner leur or et leur sang à l'Angleterre sans recevoir en échange une partie proportionnelle du pouvoir gouvernemental, et c'est une chose irréalisable. Les coloniaux joueront bien aux "gogos" pendant quelques années, mais un beau matin ils se réveilleront à la réalité, ils diront sérieusement: "No taxation without representation", — et l'Empire aura vécue.

Pour le bien et la paix du Canada, nous rappelons à nos hommes publics qu'ils ont intérêt à ne pas s'éloigner des principes fondamentaux de la Confédération; et s'il doit y avoir évolution ce qui nous semble nécessaire, que cette évolution se fasse selon l'esprit de la Confédération, qui oriente de plus en plus notre Canada vers la maîtrise de ses destinées.

Les faits ont une logique que n'ont ni les déclarations oratoires et impérialistes, ni les drapeaux flottants à tous les vents; et quand le temps sera venu pour que les faits actuels donnent leur conclusion en faits à venir — et à venir plus prochainement qu'on ne croit, si on ne change pas d'orientation, l'Empire ne sera probablement pas le gagnant.

INTERVENTION OPPORTUNE

La discipline est une condition nécessaire de succès dans une campagne comme celle que nous avons entreprise pour la conservation du français au Manitoba.

Les gens de langue française se sont donné une tête dans l'Exécutif de l'Association d'Education; il importe souverainement d'attendre de là le mot d'ordre pour tout mouvement qui touche aux intérêts nationaux.

Voici un extrait d'un interview donné aux journaux par son président. Cette parole ne peut pas nous être indifférente, car outre le mérite personnel incontestable de Monsieur le Président, il n'est en l'occurrence que l'écho du comité exécutif; c'est le mot d'ordre des 32,000 Canadiens-français du Manitoba.

Voici cet extrait:

"Considération faite des circonstances, nous avons parfaitement "défini notre champ d'action; nous nous confinerons à l'école. Nous "voulons apporter la meilleure volonté du monde à donner sa pleine "efficacité au programme du gouvernement, mais nous ne voulons "rien négliger d'un autre côté pour faire de nos enfants ce que nous "sommes: de loyaux et dévoués citoyens canadiens-français.

"Voilà l'objet principal de nos efforts; nous nous rendons "compte que le bien de nos enfants en dépend, c'est pourquoi nous "poursuivrons notre marche avec patience et modération, mais avec "chaleur et énergie durable.

"Entre temps, nous sommes fermement déterminés à laisser "dormir pour le présent d'autres questions qui n'ont pas la même "portée pratique.

"Puisque nous avons délibérément fait concentrer tous nos ef"forts vers ce but unique, il est clair que nous ne pouvons pas nous "empêcher de considérer l'action de M. Dumas comme une diver"sion malheureuse, susceptible de nous faire perdre des sympathies "qui pour être lentes semblaient cependant nous être déjà acquises.

"Je suis autorisé à déclarer cette action inopportune et peu "sage et nous ne pouvons cacher que nous la regrettons beaucoup. "Dans tous les cas, qu'il soit bien entendu que nous y sommes par"faitement étrangers."

C'est la parole du chef, consultation faite avec son état-major. Si nous voulons le succès, il n'y a qu'une chose à faire, l'appuyer de toutes nos forces.

On peut compter sur nous.

APPEL TOUCHANT

C'est celui que faisait l'autre soir le distingué président de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba aux mères de famille.

Contre la botte plus que prussienne de nos gouvernants, l'honorable juge en appelle au coeur si bien né de nos mères canadiennes-françaises. Le contraste est frappant, et l'appel encourageant, car malgré toute la brutalité qu'on voudrait y mettre, le coeur des mères est un sanctuaire que personne ne peut violer.

Nous nous faisons un plaisir indicible de faire écho à cet appel, et de conjurer nos mères de langue française de cultiver avec amour le verbe français dans l'estime et sur les lèvres de leurs enfants.

Quand une génération aura reçu cette étincelle sacrée, il ne fera peut-être pas très bon de venir s'y frotter. Lorsque la douce figure d'une mère aimée se dessinera à l'arrière-plan d'une campagne pour la conservation de ce qu'elle a légué, la compagne sera engagée à fond car, qu'on le sache bien, les nôtres ne sont pas des sans-coeur et des dégénérés. Dans leur largeur de vues envers les autres groupes de population, ils n'ont pas remarqué la poussée féroce vers la disparition de leur race sur cette terre canadienne et en particulier dans les provinces autres que la province de Québec. Mais les derniers événements sont trop fulgurants pour leur laisser plus longtemps au coeur l'illusion de la largeur de vue et de la générosité de ceux qui proclament à tout venant leur "Fair Play", pour en masquer mieux la complète absence.

Les mères travailleront au foyer; elles s'efforceront de donner au verbe français toute sa claire et franche beauté et leurs maris ainsi que leurs fils se chargeront de l'extérieur en abordant la question à sa juste valeur, bien-audessus des intérêts politiques ou privés qui pour être respectables quand ils restent à leur place, deviennent méprisables quand ils veulent se subordonner des intérêts supérieurs qu'on ne devrait jamais exposer aux éclaboussures de ce qui vient d'en bas.

Serrons les rangs; sachons nous pardonner beaucoup, et gardons la belle unanimité qu'a montré notre Congrès. C'est une consolation peu banale au milieu des épreuves de l'heure présente.

SOUVENIRS DE GREEN VALLEY

(Le **Devoir**)

Autour d'une école. — La lutte pour la survivance nationale.— L'hommage de la Société Saint-Jean-Baptiste. — La prochaine distribution des prix. — Simple conversation. — Une image d'Epinal.

Vous n'avez pas oublié la tragique aventure de Green Valley. Vous vous rappelez comment, dans ce petit coin de l'Ontario, à six milles des frontières de la province de Québec, deux commissaires d'écoles canadiens-français furent condamnés à cinq cents piastres d'amende pour avoir fait enseigner une heure de français, dont quelques minutes de catéchisme, dans une école où les quatre-cinquièmes des enfants étaient de notre race...

Cete brutale manoeuvre ne découragea point nos compatriotes. Elle les affermit au contraire dans leur volonté de faire apprendre le français à leurs enfants et comme ils ne pouvaient l'enseigner dans l'école officielle, ils décidèrent simplement de créer une école nouvelle, où ils seraient libres de leurs mouvements.

L'un d'eux offrit gratuitement pour deux années l'usage de sa vieille maison, transformée en hangar à grain. Chacun donna de son temps, la maison, rapidement rafistolée, fut transportée sur une petite éminence d'où elle domine les alentours. Puis, les pères de famille, — déjà tenus, remarquez-le bien, au paiement d'impôts scolaires, — souscrivirent les quelques centaines de piastres nécessaires pour équilibrer le budget de l'institution nouvelle.

Et l'Ecole du Sacré Coeur ouvrit ses portes aux petits enfants français. Ils ne se firent point attendre. Lorsque j'eus le plaisir de les visiter, au mois de mars, ils étaient déjà cinquante, tandis que l'école publique et l'école séparée des deux arrondissements scolaires auxquels ils appartiennent, recevaient à leur deux quinze ou seize élèves. Depuis, leur nombre s'est encore accru, tant si si bien que les pères ont décidé d'agrandir l'école et de donner une assistante à la jeune institutrice.

• • •

Je connais bien peu de spectacles aussi émouvants dans son humble pathétique que celui de ce hangar-école qui mérite de passer dans l'histoire nationale. Si ces choses avaient été vues et redites par un grand écrivain elles appartiendraient déjà à la légende héroïque de l'humanité.

Car, qu'abritent ces pièces de gros bois, hâtivement recouvertes de carton, simplement relevées de quelques modestes objets de piété — petit crucifix, images de la Vierge et du Sacré-Coeur — détachés des murs de vieilles demeures familiales; qu'abritent-elles, sinon l'admirable effort des pères et des mères qui ne veulent pas qu'on les exproprie du cerveau de leurs fils? Et quelle différence essentielle subsiste entre ces pères de famille et les héros qui défendent là-bas les monuments traditionnels de la culture française, entre ces mères et les écrivains illustres qui gardent le trésor des antiques parlers? Quel plus précieux legs du passé, quel plus magnifique gage d'avenir que ces petits, groupés coude à coude sur les bancs grossièrement façonnés et qui portent dans leur sang toutes nos traditions, toutes nos espérances. Et quelle dégradation d'oeuvre d'art égale l'horreur de l'attentat qu'on a voulu perpétrer contre l'âme même de ces petits?

Le dévouement, sous les apparences les plus modestes mais le plus élevé dans son essence, s'impose ici à notre respect plein d'émotion. Face à ces petits qui allongent leur course, qui passent devant leur ancienne école pour venir s'entasser sur ces modestes bancs, j'aperçois quelques-uns des pères, heureux et fiers, qui paient si lourdement cette oeuvre de sauvetage national; j'aperçois les deux commissaires qui ont risqué la prison pour l'amour de notre langue et, derrière sa table, timide un peu génée de l'admiration qu'elle sent monter vers elle, la vaillante enfant qui a sacrifié partie de son traitement et risqué sa réputation professionnelle pour aider ces petis. — Songez en effet qu'elle acceptait de diriger près de cinquante élèves d'âges différents, dont la moitié avaient reçu quelques mois durant une heure d'enseignement français, dont les autres, qu'elle ne connaissait point, n'avaient jamais entendu un mot de leur langue à l'école, qu'il lui fallait, en plein milieu de l'année, classer et grouper ces enfants, dresser un nouveau programme d'étude, réagir contre les anciennes méthodes, etc. Je ne parierais point que les premiers soirs rentrée dans sa chambrette et songeant à l'étendue de la tâche et aux risques d'échec, Mlle Florence Quesnel n'ait pas, malgré tout son courage, senti quelque piqûre sous sa paupière; mais, lorsque j'eus l'honneur de visiter sa classe, la bataille était gagnée. On devinait déjà que son expérience sa ténacité, la bonne volonté des parents et des enfants triompheraient de tout.

Et j'en recueillais le soir même, dans une réunion où se groupaient les pères de famille, les mamans qui les ont encouragés à la lutte et les jeunes gens qui se proposent bien de la continuer, l'émouvant et naïf témoignage. Une jeune femme en noir, restée veuve avec six ou sept petits enfants, confiait à ses voisines: Les enfants ont toujours hâte de partir pour l'école... Mon aîné, dont nous avons souvent besoin, était toujours prêt à rester à la maison, autrefois. Aujourd'hui, il serait impossible de l'y garder et le samedi, c'est une peine pour tous de ne pas aller à la classe...

Admirable puissance, merveilleuse douceur de la langue des aïeux sur les lèvres d'une fraternelle institutrice!

• • •

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal n'a pas voulu que ce magnifique exemple de résistance, que ces multiples preuves d'énergie et de dévouement restassent sans hommage.

Elle avait déjà offert de solder l'amende des deux commissaires d'écoles; elle avait garni, grâce à l'**Oeuvre du Livre français,** la petite bibliothèque de l'Ecole du Sacré-Coeur; elle a décidé de prendre à sa charge sa première distribution de prix. Par ses soins, mercredi prochain, les petits élèves canadiens-français de Green Valley recevront chacun un bel exemplaire de la **Croix du Chemin** qui porte sur sa feuille de garde l'inscription suivante: "**Don de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal aux élèves canadiens-français de Green Valley, en témoignage d'admiration pour les sacrifices consentis par leurs parents afin de leur assurer une éducation catholique et française.**" MM. Jean Ménard et Médéric Poirier, les deux commissaires frappés par la législation ontarienne, recevront, ainsi que Mlle Florence Quesnel, un exemplaire de luxe du même ouvrage, spécialement imprimé pour eux, pour les directeurs de l'**Association d'Education de l'Ontario,** les membres de la commission élue et les institurices des écoles bilingues d'Ottawa.

Et l'après-midi, dans une grande réunion publique, les délégués de la Saint-Jean-Baptiste causeront à coeur ouvert avec les Canadiens-français de Green Valley et des alentours. Nos compatriotes de là-bas trouveront assurément dans ce fraternel colloque, joie et réconfort; nos délégués, en même temps qu'ils auront la joie d'aider à réparer un trop long oubli, y puiseront une leçon de courage et d'espoir.

Ils verront que, suivant l'expression que j'ai recueillie là-bas sur toutes les lèves, "**les gens s'éveillent**". La nécessité de se défendre leur a fait prendre contact; ils ont appris à se connaître — et à connaître leurs adversaires; ils se fortifient les uns les autres.

• • •

Je me suis laissé emporter au courant de mes souvenirs et je m'aperçois que je n'ai rien dit encore des origines et de l'avenir de ce groupe français qui date de moins d'un demi-siècle. Il y faudrait un article entier, mais une anecdote pleine de sens, simpliste comme une image d'Epinal, permettra cependant d'écarter un peu le voile de l'avenir.

Nous nous en allions tranquillement à l'Ecole du Sacré-Coeur par un soleil splendide. M. Médéric Poirier avait bien voulu me prendre dans sa voiture. Nous arrivions au bord d'un côteau que longe le chemin public.

—Tiens, c'est là la demeure du fameux D. D. McDonald! me dit, en montrant de la main une vaste maison à deux étages, recouverte de tôle bosselée, mon compagnon de voyage. (D. D. McDonald, c'est le contribuable écossais catholique qui réclama l'emprisonnement de MM. Ménard et Poirier).

—Et quel âge a ce D. D. McDonald? demandai-je.

—Quarante-cinq, quarante-six? Nous étions à l'école ensemble.

—Il a des enfants?

—Mais non! C'est un vieux garçon. Il habite là tout seul, avec sa vieille mère.

Mais déjà, de la crête même du côteau, nous apercevrions, face à la vaste demeure de McDonald, une modeste maison de bois, flanquée de longs bâtiments.

—C'est chez nous, me dit M. Poirier.

—Et vous avez combien d'enfants? (J'avais eu le matin l'honneur de saluer chez des parents la noble compagne de mon guide, sur les genoux de laquelle jouait un tout jeune bébé).

—Neuf...

Et je compris la calme assurance avec laquelle M. Médéric Poirier parlait des luttes prochaines.

Omer Héroux.

LA FAMILLE ET LE MARIAGE CHRETIEN

Montréal, 10 mars 1916.

Révérend Monsieur,

Permettez que je recommande à votre bienveillance ainsi qu'à celle de vos amis et de vos fidèles le modeste opuscule "La famille et le mariage chrétien".

C'est un essai d'apostolat pour relever l'idéal chrétien dans les familles. En raison de son caractère plutôt philosophique, cette brochure sera surtout utile aux prédicateurs, aux éducateurs, aux hommes d'oeuvres et aux personnes possédant une certaine instruction. Le produit de la vente est destiné à une oeuvre de charité.

Dépot: Institution des sourds-muets. Rév. Fr. Jalbert, c.s.v. 1841 rue Saint-Dominique, Montréal, P. Q.

En vente: R. P. Emile Pascal, o.m.i., secrétaire. No 1415, Evêché, Prince-Albert, Sask., Canada.

Prix broché: 50 sous. Remise, 10 pour 100 prix du gros.

† **Albert, o.m.i.,**
Evêque de Prince-Albert.

En vente aussi chez: Langevin et L'Archevêque, livraires-imprimeurs, 8, rue Saint-Jacques, Montréal, P. Q.

"RESTONS UNIS"

"Restons unis", c'est un joli chant de ralliement dû au talent poétique et musical d'un bon défenseur de la langue française au Manitoba, M. P. Commune, de Saint-Boniface. Ce chant a été fort à l'honneur au Congrès de l'Association d'Education du Manitoba. Nous sommes heureux de voir qu'il ait été édité. Nos félicitations aux éditeurs. Leur geste est d'autant plus beau que ce chant se vend au profit de l'Association d'Education du Manitoba,

LE COIN DES DAMES

IL y aura mariage demain à l'église. Mariage pas riche évidemment, à voir l'unique petite table qui supporte deux bougies, et le plateau d'argent, puis les quatre chaises et c'est tout. La mariée sera habillée simplement peut-être sans élégance, et on ne lira certainement pas les détails de sa toilette dans les grands quotidiens de la ville. Je me représente la mariée un peu gauche dans ses habits du grand jour. Mais ils n'en seront pas moins heureux pour cela.

Ce qui ne veut pas dire toutefois que ceux qui font un brillant mariage sont nécessairement malheureux. Oh! non. Puisque de par le monde les rangs de la société ont été établis, riches comme pauvres, — et vice versa, — ont droit au bonheur. Pour cela par exemple, il faut aux uns et aux autres, ce qui ne s'achète ni pour or ni pour argent, et ce que chacun doit tenir dans sa corbeille de noces, il faut, dis-je, les vertus du coeur, les qualités de l'esprit et la solidité de principes qu'exigent les devoirs nombreux qui leur sont assumés, dès lors qu'ils ont prononcé le "oui" irrévocable qui enchaîne deux vies... au petit bonheur.

Malheureusement combien de têtes légères dans notre sexe — pour ne parler que du nôtre — qui dans leur vie de fille ne songent pas assez à la préparation qu'il faut pour accomplir l'acte le plus important qu'il y ait. Elles s'en vont les yeux bandées... et la bouche trop grande ouverte pour prononcer ce "oui" que souvent au bout de six mois — et je suis généreuse — elles voudraient n'avoir jamais dit. Et alors? Il n'est plus temps, et l'histoire des foyers chancelants et des vies brisées est leur apanage.

Plus haut, j'ai parlé de devoir — et ce n'est pas un vain mot. Combien d'entre nous ne l'entendent pas comme ils le devraient! Que de courage, de volonté forte il faut pour l'accomplir parfaitement, en dépit des obstacles presque insurmontables parfois, qu'on rencontre des qu'en dira-t-on, des railleries du monde, et que sais-je moi? Si dans les petites choses de notre vie intime, il nous en coûte, à plus forte raison, n'est-il pas vrai, il doit en coûter à ceux qui, dans la vie publique, ont à faire face à tant d'opinions différentes, à tant de préjugés.

De ces hommes de caractère trempé, il nous en faudrait tant, surtout dans les circonstances actuelles, où notre langue est si persécutée!

Parmi nous aussi, Canadiennes-françaises, il faut en trouver de ces femmes qui, à l'exemple de ces mères ontariennes, n'ont pas peur de montrer, de crier leur amour et leur attachement pour l'héritage de nos pères.

Tous nous devons nous unir dans cette lutte entreprise et conduite par des hommes compétents "sans peur et sans reproche", si nous voulons qu'elle soit couronnée par la gloire du triomphe...

Toujours et partout, soyons ce qu'on appelle avec si grande admiration, des personnes de devoir. Voilà une ambition qui doit faire pour chacun de nous le but de la vie.

En me relisant, je ris un peu... et suis surprise du sérieux de ma causerie. Avouez, chère lectrice... et lecteur... que vous ne m'en croyiez pas capable!

Je devrais donc signer "Grand'mère" et non pas

MAINTES fois, nous rencontrons des personnes qui ont laissé la campagne pour venir chercher bonheur en ville; ils ont l'air abattu; le regard plein de désillusion et de regret; le souvenir de la campagne les hante et les poursuit. Si vous leur demandez pourquoi ils sont venus en ville, la réponse sera: Oh! ce n'est pas ma faute; ce sont mes filles qui le voulaient.

Autrefois, les jeunes filles aimaient le foyer de famille à la campagne; elles aidaient à la cuisine; s'occupaient du jardinage, de la basse-cour et souvent donnaient avec plaisir un petit coup de main aux récoltes des grands champs. Aujourd'hui, plusieurs jeunes filles dont les parents sont en moyens vont au couvent pendant un grand nombre d'années et à leur retour, le soin de la ferme, la culture du jardin leur paraissent des travaux abaissants. On s'y salit les doigts! Elles ne sont pas contentes de leur sort et soupirent après la vie brillante mouvementée de plaisir et d'agréments dont jouit la jeune fille de la ville! Que cette existence de campagne est triste, monotone et dénuée de charmes comparée à celle que certaines jeunes filles d'un grand centre passent dans le tourbillon des fêtes et des divertissements variés! Ah! jeunes filles, vous vous plaignez amèrement de votre sort et vous jalousez celui de votre amie dont une partie de sa meilleure existence se passe à faire des riens et ne rien faire de bon, de noble, de relevé. Croyez-vous que votre amie qui use sa jeunesse dans le plaisir, fréquentant les théâtres, les vues mouvantes qui ne disent rien au coeur, promenant sa personne dans les rues et les parcs publics, soit foncièrement heureuse et a, comme vous, la paix de l'âme et de l'esprit? Allez fouiller au fond de sa conscience, descendez profondément dans ce coeur, et là vous découvrirez sinon le remords, du moins le regret d'une vie autrefois plus paisible, plus remplie de bonnes intentions, de nobles inspirations.

Vous êtes à plaindre! Cent fois non. Croyez-vous que votre vie ne vaut pas mieux que celle de votre amie! Réfléchissez un peu et voyez si votre ambition ne peut pas vous porter plus haut, dans une sphère plus élevée. Vous trouvez les journées longues, mais l'instruction que vous avez reçue ne compte-t-elle pour rien? Est-ce que vraiment, à votre âge votre esprit n'a plus besoin de nourriture intellectuelle? Est-il tellement si bien cultivé que vous n'ayez plus rien à apprendre? Non — alors pourquoi ne pas continuer à orner votre esprit. Peut-être avez-vous dans votre demeure, un piano. Oh! alors quel charmant compagnon et que d'heures agréables vous passerez tout en charmant votre entourage. Le travail à l'aiguille ou au crochet fournit un paisible divertissement. Enseignez le piano à une amie; peut-être que la fortune souriant plus tard à ses parents, la rendra l'heureuse possesseur d'un piano; donnez des leçons de crochet ou de tricot à votre petite voisine. Ce sera faire une oeuvre utile, car l'habitude du travail prise dès l'adolescence est un préservatif contre l'oisiveté et l'ennui dans un âge plus avancé.

Croyez-vous que le travail de la ferme abaisse, rend l'esprit moins alerte, les mains plus lourdes, les traits plus accentués et le teint moins frais. Les personnes de la ville admirent chez vous le travail, qui dénote l'intérêt que vous portez au succès de vos parents; elles trouvent belles ces mains qui ne refusent pas l'ouvrage et n'osent pas faire l'éloge de votre teint bruni où réflète la santé.

Votre vie est plus utile, plus agréable que celle de beaucoup de jeunes filles de la ville; vous avez le travail mêlé à vos heures de délassement et vous pouvez par un juste discernement, partager votre journée entre les deux. Votre esprit n'est pas tourmenté pour savoir si quelqu'un vous conduira au théâtre, au parc ou ailleurs. Vous avez le repos d'esprit, de corps et de coeur, ce dont grand nombre de jeunes filles de la ville se privent. Et la nature que vous entoure ne dit-elle rien à vos yeux, à votre intelligence, à votre âme? Vous pouvez l'étudier à l'oisir approfondir ses mystères, trouver partout le doigt du Créateur et sa prévoyance pour l'infiniment petit. Admirez-là, pénétrez-vous de ses charmes, de ses bois, de ces fleurs, de ces parfums: vous deviendrez meilleur et vous retiendrez au sol vos pères, vos frères, car le jour où la femme sera contente de vivre à la campagne l'homme sera heureux de suivre son exemple.

GERTRUDE.

L'ART CULINAIRE

Ce n'est pas une raison parce que nous n'avons pas de domestique pour que le service de la table soit négligé. Si nous avions une bonne nous serions très sévères sur la propreté et le décor de la table. L'art culinaire est bien l'art suprême des arts domestiques, car il entretient la bonne humeur et c'est un fait reconnu que l'homme devient doux comme un agneau à l'odeur des bonnes choses. Rappelons-nous l'histoire d'Esaü avec son plat de lentilles.

Mais il y a d'autres choses à considérer, et si nos chers hommes aiment des aliments cuits à souhait, de petits plats apprêtés avec la sauce préférée ils aiment aussi une table joliment arrangée. Une nappe qui a vu des naufrages de sauce, de thé ou de café; des couteaux et des fourchettes placés tout de travers comme s'ils avaient été lancés de la porte, tout cela tombe comme une douche d'eau froide sur l'ardeur du meilleur appétit.

Soignons donc notre table, car c'est bien là où toute la famille se rencontre, et si elle est attrayante, nous serons récompensées par le regard de satisfaction qui vaut bien, ej vous assure, un doux merci.

RECETTES

Chou farci

Ingrédients: 1 chou; 2 tasses de veau froid ou de lard froid; 1 tasse de mie de pain; 1 cuillerée à thé de fines herbes; 1 oeuf.

Préparation: Hachez fin le veau ou le lard froid et mêlez bien avec le pain les fines herbes et l'oeuf bien battu. Assaisonnez avec poivre et sel. Enlevez le coeur d'un gros chou ferme et remplissez la cavité par la viande hachée et préparée. Placez dans une casserole; couvrez d'eau et laissez bouillir pendant une heure et demie.

• • •

Soupe à la laitue

Ingrédients: 1 gigot de veau; 5 branches de céleri; 3 têtes de laitue; poivre et sel.

Préparation: Faites bouillir le veau avec le céleri, le poivre et le sel, pendant quatre heures. Enlevez la viande, et au moment de la servir ajoutez la laitue coupée en bandes fines. Ayez soin de ne mettre que du céleri dans la soupe.

• • •

Gelée de gadelles rouges

Mettez dans une casserole un gallon de gadelles rouges. Ajoutez de l'eau froide à l'égalité des fruits et laissez bouillir pendant vingt minutes. Alors coulez dans une mousseline à fromage, ayant soin de ne pas pétrir les fruits. Mettez autant de sucre que de jus, puis faites bouillir 15 à 20 minutes. Mettez dans les pots et placez au soleil pendant trois jours afin de faire prendre la gelée. Ajoutez alors un peu d'eau froide, faites bouillir de nouveau vingt minutes, coulez et mettez dans des verres que vous fermez hermétiquement.

C. D.

CHARITE

L'article suivant de la **Croix** de Paris met si en lumière la vitalité religieuse et l'esprit apostolique de la race française, que nous croyons utile de le reproduire, ne serait-ce que pour stimuler chez les autres l'esprit de dévouement de sacrifice pour les oeuvres apostoliques, surtout pour la plus importante de toutes, la formation de prêtres et de missionnaires.

La générosité française est inépuisable et sait trouver des ressources pour tous les besoins. Ils ne furent jamais si grands qu'à l'heure actuelle, aussi jamais plus beau spectacle que celui de cet élan de charité dont on voit la manifestation partout et sous toutes les formes. Quel magnifique concert des âmes dans ces mille voix qui retentissent de toutes part: voix des combattants sur le front, voix des blessés et des maparts: voix des combattants sur le infirmières, voix des mères et des épouses, des frères et des soeurs voix de ceux qui vivent loin du tumulte des batailles et du spectacle immédiat de la douleur mais qui savent prendre leur part de la détresse commune! De toutes ces voix si variées de ton résulte une harmonie suave, celle de la charité, et elle est sans dissonance aucune. Tous se sentent vraiment solidaires, les souffrances de quelques-uns deviennent les sourffances de tous, et chacun s'ingénue à panser les plaies, à venir en aide à toute souffrance et à toute misère, non seulement en ce monde, mais encore en l'autre, par les suffrages pour les morts Les souffrances de la patrie ont mis toutes les âmes au même diapason, et s'il y a quelque fausse note, elle est si étrange, si étonnante, qu'elle a comme unique résultat de faire ressortir la beauté de l'harmonie universelle. L'époque de la "Grande Guerre" pourra porter dans l'histoire le nom plus glorieux d'époque de la "Grande Charité".

• • •

Parmi les nombreuses détresses que la charité cherche à soulager dans l'immense cataclysme qui s'est abattu sur la patrie, il en est une d'une essence supérieure, celle des vocations sacerdotales. Moins accessible à cause de sa nature purement spirituelle, il semblerait que les préoccupations si impérieuses de l'assistance corporelle devraient la faire oublier. Il n'en est rien cependant, et ce n'est pas une petite joie pour un observateur attentif de voir à quel point la nécessité du recrutement sacerdotal est comprise dans toutes les classes de la société. Du haut en bas de l'échelle sociale, le désir de favoriser, cultiver, soutenir les vocations se manifeste. Nous avons sous les yeux une volumineuse correspondance qui est un trésor de sentiments nobles et délicats, d'intelligence supérieure, d'aspirations saintes, même chez ceux qu'une besogne pénible incline quotidiennement vers la terre et vers le souci du gagne-pain. Il y a tous les styles, des écritures informes, beaucoup de fautes d'orthographe, mais quelle beauté d'âme s'y révèle!

• • •

Ecoutez quelques extraits de ce courrier merveilleux qui doit réjouir l'ange de la charité.

C'est un marin français qui se bat contre l'Autriche, là-bas, au Monténégro, où la patrie l'a envoyé, et qui, dans un tel milieu, pense aux vocations:

Podgoritza, 20 mars 1915.

Voici un petit mandat-poste pour l'oeuvre de Notre-Dame des Vocations. Que des ouvriers nombreux entendent vraiment l'appel du Maître durant et après les épreuves de la guerre!

Que les marins et soldats de France tombés au champ d'honneur filent pieusement leur dernier noeud!

• • •

Et il envoie 10 francs!

C'est un sergent du 27e de ligne qui, dans le dénuement de la tranchée, ne veut rien garder pour lui de son prêt et envoie toutes ses économies, 25 francs, pour les vocations:

2 avril.

J'ai lu dans le **Pèlerin** du 28 mars que m'a prêté un camarade, votre petit article sur l'oeuvre de Notre-Dame des Vocations. Voyant le bien que m'a fait l'éducation religieuse et désirant que ceux qui ceux qui resteront aient la même éducation, mon plus grand désir est de conserver les prêtres. Je ne suis qu'un simple sergent qui se bat depuis huit mois. Du fond de la tranchée, je vous adresse tout mon prêt touché hier pour le bien de votre oeuvre.

• • •

Un autre soldat malade, en traitement dans un hôpital, envoie 12 francs avec ce simple mot:

11 mars.

Je suis heureux de pouvoir contribuer, dans la mesure de mes moyens, à l'oeuvre de Notre-Dame des Vocations. Ci-joint donc, la somme de 12 francs en mandat-poste, et dont je vous prie de garder toute discrétion.

• • •

Encore un anonyme qui ne signe même pas sa lettre:

12 mars.

"Donnez et il vous sera donné", a dit Notre-Seigneur. Donner sa modeste obole à cette oeuvre si belle de Notre-Dame des Vocations, n'est-ce pas attirer sur soi les regards doux et miséricordieux de la Reine des cieux, de la Vierge Marie, notre Mère puissante et bonne. De grand coeur je m'empresse de vous offrir le fruit de quelques petits sacrifices. Donner des prêtres à la sainte Eglise c'est l'oeuvre des oeuvres, c'est travailler efficacement à la réalisation du règne de Dieu dans les coeurs, c'est s'assurer une grande part des mérites qu'acquerront ces prêtres de demain.

• • •

Et voici une mère, une pauvre veuve, que les soucis d'une nombreuse famille n'empêchent pas de penser à la tribu sacerdotale:

Je voudrais vous faire une offrande plus grande pour votre oeuvre, si nécessaire de nos jours, mais mes moyens ne me le permettent pas, car étant veuve et mère de sept enfants, sans fortune personnelle, je ne puis vous offrir ce que je voudrais faire si j'étais riche; mais j'ose espérer que Dieu acceptera mon humble obole et continuera de veiller sur mes enfants qui sont soldats. J'en ai trois à l'armée et le quatrième de la classe 1916 va partir tout prochainement. C'est pourquoi je me gêne un peu pour vous envoyer 20 francs.

• • •

Ecoutez cette humble servante qui estime que c'est un devoir pour elle de venir en aide aux vocations:

11 mars.

Je suis pauvre, je vais prélever sur mes petits gages, c'est un devoir de chrétienne. Depuis longtemps je pense faire partie de votre oeuvre qui est bien celle du moment. Je me reproche cette négligence.

• • •

Et cet ouvrier qui envoie 5 fr.

Je vous prie de recevoir cette obole d'un ouvrier qui fait cette petite offrande à Notre-Dame des Vocations pour obtenir la protection du bon Dieu sur mes parents qui sont au front, dont plusieurs sont pères de famille.

• • •

Une modeste ouvrière sans travail trouve encore le moyen d'envoyer son offrande, mais au prix de quels sacrifices, et comme le coeur du bon Maître doit être touché:

Je ne suis qu'une ouvrière qui chôme presque continuellement depuis la déclaration de cette affreuse. Heureusement j'ai pu intéresser deux personnes amies à la cause de vos chers enfants. Leur offrande et une part que j'ai prélevée sur la vente d'un objet de ménage me permettent de vous envoyer cette petite somme. Nous vous prions de l'accepter au nom de trois anonymes de Vincennes.

• • •

Une inconnue écrit sur une très pauvre feuille de papier arrachée à quelque carnet, les lignes suivantes:

Bien que privée de plusieurs revenus, je pense qu'il faut redoubler de générosité, afin que Dieu bénisse notre pauvre pays et lui donne des apôtres Donc, inclus mandat de 40 francs. Ne me remerciez pas, mais demandez à saint Joseph, pour moi et les miens, la grâce d'une sainte mort, et d'augmenter mes ressources pour donner davantage.

• • •

Une autre exprime son bonheur de pouvoir secourir une oeuvre si nécessaire, et qui traverse actuellement une si rude épreuve:

Je suis trop heureuse de pouvoir vous envoyer ma modeste offrande pour l'oeuvre de Notre-Dame des Vocations, cete oeuvre, si belle, qui a tant besoin qu'on la fasse vivre. Que le bon Dieu suscite des prêtres, la France en demande pour prêcher le nom du bon Dieu.

• • •

Mais il faut s'arrêter, car la monotonie, même quand il s'agit d'un beau spectacle, devient fatigante, et on n'en finirait pas d'extraire des perles précieuses dans ce magnifique courrier. Elles sont toutes d'une eau limpide et brillent du plus pur éclat. Rien de terrestre ne les ternit. Ces diamants pleins de feu sont la parure de la cité du ciel. C'est beau à arracher des larmes.

Non, il ne faut pas désespérer d'un pays qui produit de pareils dévouements pour une oeuvre aussi surnaturelle et qui possède à ce degré l'intelligence du don de Dieu. La France reste, malgré tout, apôtre jusque dans la moelle, et rien, pas même l'affreux cataclysme qui la bouleverse, et l'épuise, ne peut l'empêcher de s'employer par tous les moyens à cette oeuvre d'apostolat qui est sa gloire à travers les âges. La "Fille aînée de l'Eglise" reste fidèle à sa mission.

FEUILLES D'ERABLES

Le printemps sourit aux champs
frais semés.
Il dit: revenez brises caressantes,
Fêtons les beaux jours!.... Des
feuilles naissantes,
Coquettes, verdissent l'érable
aimé.

Le long du chemin et le long des
pentes
Epand ton parfum arbre renommé.
Les petits oiseaux viennent ranimer
Par leurs chants joyeux, la saison
passante.

Et toi feuille jaspe ou de vert
satin
Parles-nous d'honneur, de chevalerie,
Comme au temps passé des héros
lointains.

Emblême sacré de notre patrie
Pénètre nos coeurs émus ou
joyeux
Du patriotisme de nos aïeux.

"Solange d'Iberville".

Peronne fort affaibli

Paris, 3. — La troisième journée de la bataille démontre que les positions allemandes ont été fort affaiblies. Les lignes françaises sont maintenant à trois milles de Peronne. Cette importante jonction de chemins de fer se trouve fort en danger, surtout depuis la capture dimanche, du bois de Mereaucourt par les troupes françaises.

ALIMENTATION DES AGNEAUX

Un troupeau maladif, infesté de parasites, vers de l'estomac, ver solitaire, etc., — est toujours peu avantageux. C'est là le résultat de la négligence, tout simplement. Tenez vos moutons sur des pâturages frais et propres, non infestés de parasites. Servez-vous en pour nettoyer les talus des chemins, enlever les mauvaises herbes des jachères d'été. Ayez des pâturages pour finir les agneaux avant de les vendre. La navette est tout indiquée pour cela. N'oubliez pas de réserver pour les agneaux un petit coin du champ où vous leur donnerez un peu de grain quand ils sont encore très jeunes et que les pâturages sont maigres.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LES HOSTIES MIRACULEUSES DE BAVIERE

Aventin, historien bavarois, raconte ceci entre les autres miracles qui suivirent les profanations accomplies par les juifs de Diggendorft en basse Bavière et des papes Jean XXII et Benoît XII.

Ces malheureux juifs croyaient, comme nos prétendus incrédules d'aujourd'hui, que l'empire des Papes de Rome et de la religion chrétienne touchait à sa fin et que, Jésus détruit, leur Messie allait apparaître.

Ces juifs donc, comme nos francs-maçons, cherchaient des **hosties consacrées,** et voici comment ils en réunirent dix qu'on voit et vénère encore aujourd'hui.

• • •

Une pauvre servante dont les beaux habits étaient engagés avait très grand désir de s'en servir, ne fut-ce qu'un jour, promettant de les rapporter après avoir brillé. Le juif ne lâche pas ainsi son gage, et surtout un gage qui s'use; mais exploitant les désirs surexcités de la vanité, il lui promit ses beaux habits à condition qu'elle rapporterait des hosties consacrées.

La malheureuse s'était juré qu'elle aurait ses atours, elle sacrifia tout à la vanité, et, prosternée, simulant un recueillement profond à la Table sainte, dix jours de suite elle cacha l'hostie en son mouchoir blanc.

Ce trésor parut enfin suffisant aux bourreaux de Notre-Seigneur et on lui abandonna ses hardes. A peine eut-elle ce prix de sa trahison, qu'en le transportant chez elle, la foudre la renversa et elle périt sans se reconnaître, comme Judas le suicidé.

Les Juifs maîtres des hosties, se réunirent pour les profaner pendant la nuit: c'était une fête épouvantable.

D'abord, ils les transpercèrent avec des alènes, mais sous ces pointes, le sang jaillit. Toutefois ils ne s'arrêtèrent pas plus que les Juifs de Jérusalem aux premières gouttes de sang de la Victime... "Que le sang retombe sur nous, eussent-ils dit volontiers avec leurs pères."

• • •

Ils imitèrent les Juifs de Jérusalem en remplaçant les alènes par des épines de rosier sauvage et l'on montre encore les alènes et les épines qui servirent à perpétrer ces crimes.

Cependant leur rage pour détruire les hosties n'aboutissait pas; les hosties sanglantes demeuraient entières. Soudain, Jésus, enfant aimable leur apparut comme à Bethléem, sans que cette leçon même parvint à les toucher.

• • •

Ils saisirent ces hosties et les jetèrent dans un feu ardent.

Elles restèrent intactes au milieu des flammes, et encore une fois, l'enfant divin leur apparut plein de charmes.

Alors, fous de rage, ils placent les hosties sur une enclume et, saisissant de lourds marteaux, ils frappèrent à coups redoublés sur ces frêles hosties comme on a coutume de faire pour écraser le fer. Mais les hosties restaient intactes et, soudain au-dessus d'elles, le divin enfant apparut une troisième fois.

• • •

A ce spectacle, à défaut de repentir, la crainte s'empara de leurs âmes, plusieurs détournaient les yeux, et, quand la vision cessa, ils songèrent à dévorer les hosties, mais le petit enfant leur semblait trop présent, et ils préférèrent après les avoir mêlées dans un sac de poissons, les jeter en un puits profond. Ils espéraient qu'un silence eternel envelopperait leur forfait.

Mais ils escomptaient sans le Maître du ciel et de la terre.

* * *

L'eau du puits empoisonnait ceux qui y goûtaient. On soupçonna un crime de Juifs, et bientôt les soupçons se changèrent en certitude par les révélations des coupables. Le puits fut fouillé et les hosties retrouvées intactes et solennellement retirées.

Après le châtiment des profanateurs les hosties sauvées furent conservées dans un calice jusqu'à ce qu'on eût bâti une église qui devint le centre d'un vaste pèlerinage.

Les faits que nous venons de citer furent atestés par des Bulles d'Innocent VI et Boniface IX en 1391.

Au XVIe siècle et durant les guerres de Bavière on cacha les hosties dans un mur, et on les retrouva intactes malgré l'humidité des cachettes.

Récemment Mgr Ignace de Ratisbonne a examiné les hosties et attestant un miracle perpétue les a trouvées intactes; aussi a-t-il permis de les exposer comme par le passé. Leur conservation leur authenticité.

Les fidèles depuis 500 ans n'ont cessé de venir les adorer, surtout au temps du jubilé de la Saint-Michel. Il y a souvent alors 30,000 à 40,000 personnes présentes et qui font là une bonne communion.—Le **Pèlerin.**

POUR LE REGNE DE JESUS-CHRIST

Notice biographique

L'Action Sociale Catholique, par son Secrétariat général des Oeuvres, et le **Messager Canadien du Sacré-Coeur,** de concert, présentent au public canadien une belle nouvelle, appelée à obtenir un grand retentissement et à opérer, croyons-nous, un bien considérable dans nos milieux.

Les "Familles au Sacré-Coeur" (pour la Royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ): par le R. P. J. Papin-Archambault, s.j., tel est le titre de ce magnifique opuscule illustré, d'une soixantaine de pages. L'auteur y démontre la haute opportunité d'un renouveau de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, au sein des misères profondes où le monde se débat aujourd'hui. Il évoque la saine popularité dont cette belle dévotion, prônée par Notre-Seigneur lui-même à sa servante, la Bienheureuse Marguerite-Marie, comme remède souverain aux maux dont souffre l'humanité, a constamment joui dans notre Canada. Il fait un appel vibrant en faveur de la consécration de toutes nos familles canadiennes au Sacré-Coeur, par "l'Intronisation solennelle du Sacré-Coeur au foyer de chaque famille," selon le propre voeu exprimé par le Divin Maître lui-même.

De très intéressants documents sont ajoutés au texte de l'auteur, établissant le caractère auguste et la portée salutaire de cette belle dévotion: notamment une bénédiction spéciale de Pie X, une lettre de Notre Saint-Père Benoit XV et une autre de S. E. le Cardinal Billot.

Des formules pour la consécration et l'intronisation se trouvent aussi en appendice, de même qu'un certificat-souvenir de l'Intronisation, un registre familial de la famille consacrée, etc.

"Le présent opuscule a pour objet de propager une oeuvre si salutaire, écrit, en l'approuvant, Son Eminence le Cardinal-archevêque de Québec. Et il ajoute: "Nous recommandons à toute notre clergé de le lire et de le faire lire, afin que de plus en plus se réalisent les désirs du Divin Maître, qui veut régner sur nos familles chrétiennes."

Monseigneur l'Archevêque de Montréal déclare, à son tour: — "J'approuve avec bonheur ce pieux ouvrage, qui ne peut qu'accroître dans nos familles et au sein de nos populations la dévotion si bienfaisante au Sacré Coeur de Jésus. Je désire qu'il se répande et j'en bénis l'auteur. Puissent les voeux qu'il exprime être réalisés partout!"

Si avantageusement recommandé; d'une nature si édifiante et consolante; venant si bien en temps voulu, cet opuscule ne peut que rencontrer partout le plus chaleureux accueil. Nous le signalons bien volontiers à nos lecteurs, assuré de leur être ainsi agréable et utile en même temps

La brochure: "Les Familles au Sacré-Coeur" est en vente au Secrétariat des Ooeuvres de l'A. S. C., 101, rue Sainte-Anne, Québec, ainsi qu'au **Messager canadien du Sacré-Coeur,** 1075, rue Rachel, Montréal: l'unité, 13 sous, ou 2 pour 25 sous, et $1.10 la douzaine, franco par la poste; $7.50 le cent et $50.00 le mille, pris en librairie.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE CULTE DU SACRE COEUR AU CANADA

Dans son encyclique sur la consécration du genre humain au Sacré Coeur, publiée le 25 mai 1899, Léon XIII écrit ces remarquables paroles: "A l'époque où l'Eglise toute proche des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et qui prépara une magnifique et prochaine victoire. Aujourd'hui voici qu'un autre emblème béni et divin s'offre à nos yeux. C'est le **Coeur très sacré de Jésus,** sur lequel se dresse la croix, et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. En lui nous devons placer toutes nos espérances; nous devons lui demander et attendre de lui le salut des hommes."

Ce labarum, il flottait, par un privilège tout spécial, sur le ciel du Canada, dès les premières années de notre colonie. De toutes les dévotions qu'on retrouve au berceau de la Nouvelle-France, celle qui a pour objet le Coeur de Jésus compte parmi les plus solides et les plus populaires.

Quelques apôtres envoyés par la Providence sur nos rives s'étaient appliqués à la faire fleurir. Au premier rang, la Thérèse du Nouveau-Monde, Marie de l'Incarnation. Favorisée bien avant l'humble Visitandine de Paray, des faveurs du Sacré Coeur, elle s'emploie ardemment à propager son culte. Puis c'est le premier évêque de Québec, l'ami du vénérable Jean Eudes, Mgr de Montmorency-Laval; c'est la pieuse hospitalière Catherine de St-Augustin; ce sont les missionnaires et les martyrs de l'époque: Lejeune, Ragueneau, Bréboeuf, Lalemant. Une note trouvée parmi les papiers de ce dernier, après sa mort, nous révèle les motifs qui l'avaient poussé à demander les missions canadiennes.

Avant tout, c'est le "contentement" qu'il veut donner au "Coeur Sacré de Jésus-Christ", de "faire adorer son nom et d'étendre son royaume".

Sous l'impulsion de ces apôtres, la dévotion au Sacré Coeur s'introduit dans les familles. Plutôt privée, confinée au foyer durant le XVIIe siècle, elle s'étend et devient culte public dès le début du XVIIIe.

En 1716, une pieuse confrérie est fondée sous le nom d'Association du Sacré Coeur. Elle a son centre dans la petite chapelle du Monastère des Urselines. Le registre où s'inscrivent les noms des associés contient ceux de l'évêque, Mgr de Saint-Valier, des membres du clergé séculier et régulier, des familles les plus distinguées du pays. Et chacun tient à prouver par des actes que son adhésion n'est pas un vain geste.

Implantée dans le sol canadien par les constructeurs mêmes de la colonie, la dévotion au Sacré Coeur y est toujours demeurée enracinée. Un peu ébranlée durant les premières années qui suivirent la conquête, elle reprit peu à peu sous l'action de différents événements, sa vigueur primitive.

En 1873, ce sont les évêques qui, assemblés en concile, invitent les populations à se consacrer au Coeur du divin Maître. Leur mandement collectif détermine un magnifique mouvement.

En 1886, c'est un pieux religieux jésuite, le Père Jean-Baptiste Nolin, qui entreprend par tout le Canada une véritable croisade. Sa parole originale et ardente enrôle, en moins de trois ans, 166,348 fidèles dans l'**Apostolat de la Prière.** Fort de ce premier succès, il lance, en 1889, le projet de la consécration des familles au Sacré Coeur. 411,000 lui répondent. Les signatures de leurs chefs respectifs inscrites dans un **livre d'or** sont envoyées à Toulouse et de là à Paray-le-Monial.

Dès lors, le culte cher à nos pères ne fait que se développer et s'organiser. Il a bientôt ses confréries, ses ligues, ses organes, il a ses apôtres et ses chefs de groupe, il a ses manifestations et ses victoires.

Dpuis quinze à vingt ans surtout — tout observateur attentif de notre vie religieuse a pu le constater — il pénètre dans les différents domaines où se meut notre existence, il les assainit et les vivifie.

Aucun ne lui échappe. C'est d'abord le foyer. Le Coeur de Jésus en devient le protecteur officiel, le Maître, le Roi unanimement reconnu. Son image est mise à une place d'honneur, ordinairement à l'entrée de la maison, au-dessus de la porte. Souvent aussi une statue orne l'une des pièces intérieures. C'est à ses pieds que la famille se réunit pour la prière du soir.

En même temps qu'au foyer, le Sacré Coeur règne à l'école. Quelle maison d'éducation, quelle classe même ne lui rend pas un culte spécial? Le matin, les élèves lui consacrent ensemble leur journée, puis, d'heure en heure, ils lui offrent leurs différentes actions: messe, communion, chapelet, travaux, actes de charité, lecture de piété, mortifications, visites au saint Sacrement, oeuvres de zèle, souffrances, récréations, victoires sur les défauts, etc., etc., ils les marquent assidûment sur une feuille qu'ils déposent à la fin du mois dans une corbeille: c'est la pratique salutaire du **Trésor du Coeur de Jésus.** Elle tient l'âme unie intimement à Notre-Seigneur, fidèle à ses devoirs de chaque instant.

De la famille et de l'école la dévotion au Sacré Coeur a pénétré dans l'usine, l'atelier, le magasin. Elle a débordé naturellement de la vie privée dans la vie professionnelle. Ce furent d'abord quelques cas isolés. Nous connaissons un industriel, ancien miinstre fédéral et ancien maire de Montréal qui en 1901 consacrait sa manufacture au Sacré Coeur et y installait sa statue. Le mouvement ne commença à se généraliser qu'en 1905. Un apôtre au coeur de feu, le P. Lelièvre, oblat de Marie Immaculée, en fut l'initiateur. Il visita cette année là, comme prélude de son action, vingt-huit manufactures et gagna à sa cause, huit cents ouvriers, premières recrues du magnifique bataillon chrétien que tout le Canada connaît maintenant sous le nom d'ouvriers du Sacré Coeur. Enrôlés sous la bannière du divin Maître, ils ne voulurent plus travailler que sous son regard protecteur. Et c'est ainsi que sa statue fut mise à une place d'honneur dans un si grand nombre d'usines et d'ateliers.

D'autres paroisses suivirent l'exemple de St-Sauveur. Le geste plut à des hommes qui n'y étaient pas d'abord disposés, quand ils connurent son heureuse influence sur les travailleurs. Des protestants même le favorisèrent dans leurs usines. Ils ne se comptent plus actuellement à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, à Chicoutimi, à Lévis, dans tous les centres industriels de la province, les établissements où le Sacré Coeur est publiquement honoré.

Comme son culte avait passé naturellement de la vie de famille à la vie professionnelle, ainsi passa-til de celle-ci à notre vie sociale et nationale. Que d'actes, depuis quelques années, témoignent de cette pénétration profonde et sûre. C'est le mouvement en faveur du drapeau aux armes du Sacré Coeur; c'est la consécration à ce Coeur divin de plusieurs association, parmi les plus représentatives de la race, et d'un grand nombre de villages et de villes, fiers de se donner à lui par la voix de leurs chefs civils, et d'élever en son honneur, sur une de leurs places principales, un superbe monument.

On dirait vraiment que le culte du Sacré Coeur a presque atteint chez nous son apogée. Il est bon cependant, quand une occasion nous y invite, de revenir sur telle ou telle étape d'un chemin victorieusement parcouru afin d'élargir et de fortifier les bases que nous y avons établies. Ains l'exige la stratégie spirituelle aussi bien que la stratégie militaire.

Cette occasion, des événements extérieurs nous la fournissent actuellement. Notre devoir est d'en profiter.

J.-P. ARCHAMBAULT, S.J.

MON VIEUX CURE

On nous écrit:

Au milieu des angoisses qui nous assaillent et des émotions douloureuses de la guerre, un grand chagrin vient de nous frapper et marquer d'un deuil de plus le souvenir de l'année 1915.

Notre vieux curé est mort.

Il est mort chargé d'années, d'oeuvres et de vertus. Je dirais bien aussi chargé de gloire, mais il ne voudrait pas! Ce mot éveille trop de bruit et fait trop songer à des trompettes qui éclateraient dans le silence de son presbytère. Il rappelle trop l'admiration tapageuse: le mérite du héros publié, chanté par les foules, étalé au dehors, déroulé comme un drapeau claquant aux quatre vents de l'horizon, claironné par les journaux, les revues, les livres et la renommée.

La gloire de mon curé est toute **ab intus.** Elle n'a pas eu d'autre clairon que les larmes silencieuses des paroissiens conduisant leur père au cimetière. Elle est enveloppée dans l'humilité, comme les restes vénérés du défunt le sont dans le suaire. Elle ne claque pas au grand vent de la célébrité: tout au plus est-elle comme la bannière qu'on porte avec respect aux jours de procession, ou qui ondoie doucement dans l'ombre du sanctuaire, sous les yeux de la madone, quand on ouvre les fenêtres de l'église.

• • •

Toute sa gloire, à mon vieux curé, est là dans le sanctuaire et à la sacristie, entre son confessional et l'autel. Il y passait la plus grande partie de ses journées. C'est là que, pendant trente ans, je l'ai rencontré. Il y était pour mon baptême; je l'y ai retrouvé pour ma première Communion; c'est là que je suis allé le voir pour préparer mon mariage. Quand je l'ai aperçu ailleurs, c'était en passant: il allait aux malades ou chez les pauvres.

Sa paroisse n'était pas grande, mais toute sa paroisse était à lui — je veux dire qu'il portait également tous ses paroissiens dans son coeur. Et si les paroisses se reconstituent au ciel, je suis sûr que là-haut il sera le gros curé d'une très grande paroisse, car il a tâché d'y envoyer tout son monde

Et c'est pour cela que les curés sont curés: pour reconstituer leur paroisse au paradis.

* * *

A la sortie des funérailles notre Député, qui a l'ignorance prétentieuse autant que notre curé avait la science modeste, me dit sur un ton de husting tempéré: "La paroisse est arriérée, hein! Il n'était pas **moderne,** il était de la **vieille école,** le bonhomme!" — En voilà un, vous pouvez en être sûrs, qui est parfaitement convaincu de son **modernisme,** et il s'en vante comme un bossu se vanterait de sa bosse.

—Moderne! lui dis-je, **vieille école!** je ne comprends pas.

Pour moi, ces mots divers et ces façons de parler ne changent rien au fond des choses, pas plus qu'une soutane plus ou moins longue ou fine ne modernise le ministère. Le prêtre et le curé, tous les prêtres et tous les curés approuvés, aimés par leur évêque et par l'Eglise, on été, doivent être, et sont pour moi de l'école de l'Evangile. C'est une école très vieille et toujours jeune. Et comme il n'y en a qu'une, je m'évertue en vain à trouver la catégorie de ceux que tu voudrais placer dans une autre. Ils sont tous des tenants et des lieutenants du Christ, lequel ne vieillit pas, même dans les plus vieux curés, et ne rajeunit pas, même sous le bonnet de docteur des plus jeunes vicaires.

C'est sous ces traits que je les vois tous. Et c'est dans cette lumière que j'ai beaucoup vénéré mon vieux curé défunt.

• • •

Il appartient à cette longue lichose rare toutefois de l'entendre dire qu'il aimait sa patrie. Il avait mieux à faire, comme un bon fils dont la pudeur n'éprouve aucun besoin d'assurer tout le monde qu'il aime sa mère.

Il appartient à cete longue lignée de curés patriotes qui ont opéré le grand miracle: le miracle dont parle Barrès, de la survivance de notre race, de notre foi et de notre langue sur la terre canadienne. Ce sont eux qui ont entretenu tous les petits foyers de vie catholique et française sans lesquels la nationalité se serait éteinte. Nous leur devons la paroisse, cette cellule vivante qui a fait vivre tout le corps. Ils ont été les ouvriers anonymes, obscurs, riches d'espoir et vivant de peu, rebâtissant avec patience sur des ruines, priant ferme et enseignant de même, redisant à leurs enfants, aux jours de paix comme aux jours de l'insurrection: "Soyons fermes et restons dans l'ordre: nous avons des traditions saintes, il faut les conserver; nous sommes chez nous, il faut y vivre libres en servant Dieu." Ils n'ont pas parlé dans les tribunes parlementaires; on ne cite pas leurs mots, on ne rappelle pas leurs luttes contre certaines lois oppressives. Mais quand les lois oppressives ont été votées, ce sont eux souvent qui en ont rendu l'application impossible ou vaine.

Mon vieux curé continuait ces patriotes-là.

Il ne parlait jamais de politique à la façon des politiciens. Il ne considérait en elle que ce qui touche aux âmes, à l'éducation de l'enfance et aux intérêts supérieurs de la race et de la religion. Le ranger dans un parti, c'eut été une injure. Il se fut cru diminué, lui prêtre, indigne de son chef Jésus-Christ en se laissant imposer un chef politique. Il acceptait l'autorité comme venant de Dieu, et il jugeait les hommes par ce qu'ils sont et par leurs oeuvres Et comme, en toute question, il n'avait ni préjugés de clan, ni préférence personnelle, il voyait juste.

On a dit d'un grand journaliste, très instruit: "Rien ne lui était étranger, pas même la méditation". Mon curé, lui, trouvait tout dans la méditation, même la saine politique.

• • •

Il est mort pauvre ayant donné tout son superflu avant de mourir

Il administrait en économe sage les biens d'église, avant bâti une belle maison au bon Dieu, y entretenait un luxe de propreté parfaite, de l'ordre, des parures, toute une famille de statues dont il avait raconté l'histoire édifiante à ses gens, et devant lesquelles les paroissiens aimaient à venir prier On le trouvait plus souvent que personne et plus longtemps agenouillé devant l'autel.

Il obtenait de son monde ce qu'il voulait.

Sa ligue du Sacré-Coeur et ses congrégations marchaient comme une armée aux ordres d'un grand général.

Nul n'enseigna jamais mieux le catéchisme. Nul n'y consacra plus de fatigue et de soins. Les petits et les grands enfants assistaient à ses leçons tous les dimanches. C'était une fête. C'en était une autre semblable chaque fois qu'il entrait dans les écoles. Et la fête se terminait d'ordinaire quand il avait bien expliqué un chapitre et fait comprendre les vérités les plus difficiles, à force de comparaisons et d'exemples, par des concours, des **concertations,** où des groupes rivaux d'enfants se lançaient des questions, se corrigeaient mutuellement, se bombardaient à coups d'articles du symbole et de commandements, tombaient **morts** sur leurs bancs ou chantaient victoire! Oh! les fêtes du catéchisme de mon vieux curé!

Il prêchait de même à son peuple. Il prêchait bien, très bien, à sa manière. Et sa manière, si je ne m'abuse, c'était la bonne manière. Il tirait des comparaisons de la terre, des bêtes et des choses, de la culture, des travaux quotidiens, des roses qui s'épanouissent comme un coeur aimant sous les regards de Dieu, des lys blancs comme l'âme d'une bonne enfant de Marie. Quand il avait fini, ma foi! il me semble que nous comprenions les mystères.

Son style faisait quelquefois sourire les gens de la ville, — car il en venait pendant l'été. Si mon vieux curé les eut vu sourire, il n'aurait rien changé, j'en suis sûr, dans sa façon de dire; mais il aurait souri, lui, de bien autre chose, car il était malin autant que charitable.

En vérité, je me demande ce que notre Député a bien voulu dire avec sa **vieille école.**

Pour copie conforme: R. I. P.

Autour de la Ferme



LES GRAINS

Blé—

No 1 Nord	113¾
No 2 Nord	111⅞
No 3 Nord	108⅜
No 4	102⅞
No 5	96⅞
No 6	93⅜
Fourrage	88⅜
No 1 Rejeté	107⅝
No 2 Rejeté	105⅝
No 3 Rejeté	100⅝
No 1 Tough	109⅞
No 2 Tough	107⅞
No 3 Tough	104⅞
No 1 Sale	105⅜
No 2 Sale	103⅜
No 3 Sale	97⅞

Avoines—

No 2 C W	45½
No 3 C W	45
Extra No 1 Fourrage	44¼
No 1 Fourrage	43¾
No 2 Fourrage	42¼

Orge—

No 3	71
No 4	67
Rejeté	62
Fourrage	62

Lin—

No 1 N W C	158¾
No 2 C W	155¾

LE MARCHE BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$8.75 à $9.00
Bon choix	$7.75 à $8.25
"Feeders"	$6.25 à $7.25
"Stockers"	$6.00 à $6.75
Moyens	$5.25 à $5.75

Boeufs (Oxen)—

Premier choix	$5.25 à $6.25
Bons	$4.75 à $5.15
Moyens	$4.00 à $4.50

Taureaux—

Premier choix	$6.50 à $7.00
Moyens	$5.00 à $6.50
Légers	$4.00 à $4.50

Vaches—

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$4.75 à $6.00
Conserve	$2.25 à $2.75

Génisses—

Premier choix	$7.75 à $8.75
Bon choix	$7.00 à $7.50
Bon	$6.00 à $6.75
"Stockers" choix	$6.25 à $6.75
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 225 liv.	$9.00 à $9.50
Lourds	$6.50 à $7.50

Cochons—

De choix	$9.50 à $9.75
Légers, 110 et moins	$8.00 à $8.50

Brebis—

Grasses	$7.00 à $8.00
Agneaux, choix	$8.50 à $9.00

LES PRODUITS

Patates—

Man., lots de 10 minots. Le minot	$ .90
C.-B., lots de 10 minots. Le minot	.80
Au char, f.o.b., Wpg. Le minot	.60

Beurre de crèmerie—

Moulé. Aux détailleurs	.29
Mon. (Solids). Prix des fabriques	.27½

Beurre (Dairy)—

Moulé. Aux détailleurs	.30
fabriques	.29
No 1	.20

Farines—

No 1 "patents", 98 liv.	3.30
No 2 "patents", 98 liv.	3.17½
No 3 "patents", 98 liv.	3.05

Issues de blé et avoine roulée—

Sac de 80 livres	2.10
Son, en sacs, la tonne	19.00
Gru	20.00
Avoine cassée. La tonne	27.00
Avoine et orge. La tonne	26.00

Foin—

No 1 Naturel. La tonne	14.00
No 2 Naturel. La tonne	13.00

AVIS

Après deux semaines d'absence, je reviens plus décidé que jamais continuer ma petite part de travail à l'amélioration de notre culture.

Sans doute vous avez lu dans la **Liberté** du 28 juin, le très utile article de M. Harrison, professeur au Collège Agricole.

Ce qu'il nous dit des pâturages est à noter, et si vous ne l'avez pas fait, il est encore temps. C'est, je crois, la confirmation de tout ce que j'ai écrit et je m'en réjouis. Quand un practicien comme moi se voit appuyer par un professeur comme M. Harrison, ce n'est pas un mince encouragement.

Donc, sous peine de passer pour un arriéré chez quelques-uns des nôtres, je me remets à mon travail et je répète les paroles de Caton qui, 46 ans avant Jésus-Christ, disait cette vérité toujours nouvelle: "Il en est d'un champ comme d'un homme: il importe peu qu'il rapporte beaucoup; s'il coûte beaucoup, le profit est nul."

Le vrai but du cultivateur est de retirer de l'intérêt de ses avances et de son travail; son premier soin, comme à tout homme d'ailleurs, doit être d'épargner la dépense.

On dirait qu'un grand nombre ont pour devise: le débit fait le profit. Ils sont contents quand ils ont une belle récolte, qu'ils ont vendu beaucoup de blé; ils ont beaucoup d'argent dans leurs poches, mais une fois les dépenses payées, il ne leur reste pas grand chose.

Il ne faut donc pas oublier que le profit c'est le surplus de la récolte sur les dépenses.

Il n'y a pas à nous le cacher, dans notre province, comme partout, et même plus qu'ailleurs, il nous faut un travail constant et intelligent pour détruire nos mauvaises herbes, et remarquez-le bien, **remettre au sol** ce que vous lui avez enlevé par vos récoltes des années précédentes. Sans ce travail, tout le monde le sait, inutile d'espérer un succès; si on ne se soumet à ces exigences de nos terres, c'est la ruine qui s'en vient plus ou moins vite.

Dans le passé, dites-vous, on ne parlait jamais de remettre à la terre ce qu'on lui enlevait par la récolte, et on en a vu qui se sont enrichis avec ce genre de culture. Oui, c'est-à-dire qu'eux ont écrémé et il nous reste le petit lait. Nos terres sont si riches que malgré les abus impardonnables qu'on en a fait, elles ne sont pas encore épuisées, mais vous le savez, il semble que le bon Dieu ait voulu se venger de notre paresse et de nos ambitions; aussi les mauvaises herbes compromettent souvent nos récoltes, au point que leur destruction devient une nécessité urgente.

N.-C. JUTRAS, ptre.

L'AUTOMOBILE

Est-ce une nécessité d'avoir cette voiture pour un cultivateur? C'est certainement très utile et il faudrait ajouter que c'est très agréable de se promener en auto dans nos grandes prairies. En cela je n'apprends rien à personne. On pourrait dire que tout le monde est malade pour se procurer ce plaisir, et on parvient vite à faire croire qu'on a le moyen de faire face à une dépense aussi considérable.

La récolte s'annonce belle, le prix du grain sera bon, il y aura dettes à payer, mais enfin on ne payera que l'intérêt sur le gros "mortgage"; au magasin on peut se faire attendre; il y a bien Baptiste qui veut être payé — il a fait des menaces l'automne dernier, — mais après tout il faut vivre un peu avant de mourir.

On va se priver un peu sur autre chose, et puis c'en est fait: on trouve un vendeur qui prend de bonnes garanties sur le roulant, la voiture est à la porte, un tour de clef fait gronder l'engin, un petit mouvement du pied met le char en marche. Oh! que c'est agréable! Le mari, la femme, les enfants, tous s'accordent à dire qu'on aurait dû se procurer cela depuis longtemps.

Ca coûte cher, mais enfin on jouit pour son argent.

Les voisins, bien plus en moyen, pourtant, ne se donneront pas ce luxe. Ah! ce n'est pas qu'ils n'aimeraient pas ce plaisir et un auto pourrait leur être utile. Mais tout bien considéré, les dépenses d'achat et d'entretien mettront peut-être en risque l'avenir de la famille, et dans ce cas un bon Canadien se fait une résolution et remet la partie à plus tard. Je crois qu'un homme qui agit de cette façon est un très bel exemple pour ses compatriotes. Nous vivons dans un siècle de jouissance effrénée. Ne serait-ce pas un mal de nous laisser entraîner dans cette tourmente? Est-ce qu'on ne dit pas que ce mal a été la cause des grands malheurs de nos temps?

Nous sommes à la veille d'entrer dans une lutte dont personne ne peut prévoir la fin. Ce sera une guerre d'un genre qui ne nous est pas nouveau, que nous aurons à soutenir. La jouissance énerve, émousse le coeur, et ceux qui sont atteint de ce mal ne sont plus aptes aux grandes luttes. On devient égoïste et c'est l'avortement des grandes oeuvres nationales et religieuses.

Cependant, n'allez pas croire que je veuille soutenir que nos cultivateurs à l'aise ne doivent pas se procurer cette voiture commode; ils en ont les moyens, qu'ils l'ait donc s'ils la veulent, et personne n'a à y voir. Ayant l'habitude de donner des conseils à mes chers cultivateurs de la province, j'ai cru bon cette semaine, de leur faire craindre un danger que je crois éminent.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LA TRANCHEE ENFLAMMEE DE MALANCOURT

Le communiqué du 27 février a fait connaître qu'au bois de Malancourt (nord-ouest de Verdun) une de nos tranchées avancées, tranchée récemment conquise sur l'ennemi, avait été aspergée par les Allemands avec du liquide enflammé et avait dû être abandonnée.

Les récits des soldats qui ont échappé à l'incendie ont permis de reconstituer sommairement cet épisode.

Les tranchées françaises et allemandes coupent transversalement le bois de Malancourt de l'Ouest à l'Est; elles sont très rapprochées les unes des autres et le plus souvent défilées aux vues par l'épaisseur des taillis et les mouvements du terrain. Des sapes cheminent de part et d'autre et l'on se bat à coups de mines et de grenades.

Notre progression méthodique nous a rendus maîtres, en divers points, des tranchées ennemies.

Le 26 février, vers midi, les hommes qui occupaient une tranchée ainsi conquise, près du layon central du bois, virent une fumée abondante et épaisse s'élever contre le parapet de leur ouvrage. Cette colonne de fumée noire était haute d'une quarantaine de mètres.

Ceux qui étaient plus éloignés à l'intérieur du bois purent l'apercevoir et crurent que nous venions de faire jouer une mine.

Les défenseurs de la tranchée sentirent un vent brûlant s'abattre sur eux et, en quelques instants, ils furent inondés d'un liquide enflammé qu'ils croient être du goudron. Les jets de liquide se répandaient sur eux à travers la fumée comme s'ils étaient lancés par une pompe.

Il y avait une dizaine de mètres d'abatis et de fils de fer devant la tranchée, mais, cachés par le nuage de fumée, les Allemands dont beaucoup portaient de grandes cisailles pendues au cou purent s'ouvrir un passage.

Ils parvinrent ainsi à pénétrer dans la tranchée et, profitant de l'effet de surprise produit, ils cherchèrent à exploiter leur succès en gagnant du terrain sous bois.

Mais nous réussîmes à constituer en arrière une barrage solide, et dès le lendemain une contre-attaque vigoureusement menée nous rendit presque entièrement le terrain perdu le 26 février.

Il n'y a donc lieu de tetenir de cet incident que l'utilisation d'un procédé de combat renouvelé de méthodes de guerre que l'on croyait abolies. L'armée allemande, déjà pourvue d'un matériel d'incendie réglementaire, a complété son outilage.

• • •

Un de nos amis, infirmier de l'avant, nous envoie ce récit émouvant:

Du front d'Argonne, 1er mars 1915. — ... Je me trouvais à la gare d'évacuation de C... lorsque, samedi, vers midi, les ambulances amenèrent les premières victimes des misérables incendiaires. Jusqu'à ce momonet, nous avions refusé d'accorder créance au bruit qui courait depuis la veille, tant le fait paraissait abominable.

La descente de nos blessés fut, en même qu'une révélation, un spectacle poignant. Quand, dans leurs capotes brûlées, une émotion intense s'empara de nous.

Eux, cependant, avaient un sang-froid et une vaillance admirables. Pas un ne laissa échapper une plainte alors que les infirmiers les transportaient sur des brancards...

Nous nous approchâmes alors de ceux qui avaient été le moins grièvement atteints, et, pendant que leurs camarades prenaient place dans le train sanitaire, ils nous firent le récit du crime boche, par où, nous dirent-ils, le courage indigné de nos camarades restés à la tranchée, loin d'être ébranlé, a été centuplé:

"C'était hier soir, à la tombée de la nuit. La journée avait été relativement calme; rien ne laissait prévoir une attaque des Boches. Soudain, un de nos camarale petit groupe que nous formions sur le quai de la gare, nous aperçûmes leurs pauvres figures ravagées, leurs membres boursouflés, des s'écria:

"—Tiens, mais qu'est-ce qui tombe donc? On dirait du pétrole.

"Sur le moment, nous sommes restés incrédules. Mais il fallut se rendre à l'évidence. Ce liquide, qui nous arrivait en deux jets habilement dirigés, était bien du pérole. Les Boches nous le lançaient soit à l'aide de pompes à incendie volées dans quelque village, soit avec des appareils spéciaux construits dans ce but. Le sous-lieutenant qui nous commandait fit aussitôt éteindre toutes les pipes. Précaution inutile, car quelques secondes s'étaient à peine écoulées que les grenades incendiaires commençaient à pleuvoir. La tranchée s'enflamma en quelques instants. Pour achever leur oeuvre barbare, les bandits, profitant de notre désarroi, n'hésitèrent pas à s'aprocher de la tranchée et à y jeter des torches allumées. Aucun d'entre nous n'échappa à ce torrent de feu: nos vêtements ruissellaient de pétrole. Nous fûmes bientôt environnés de flammes et forcés, coûte que coûte, à abandonner notre position devenue intenable.

"Nous nous sommes donc repliés. Mais du moins nous avons attendu nos camarades de seconde ligne, qui, en se retranchant à quelques mètres de la tranchée incendiée, furent en mesure de résister à l'attaque allemande qui se produisit dix minutes plus tard

"Les pétroleurs expièrent durement leur forfait: l'ardeur des nôtres était décuplée par leur désir de nous venger. Une contre-attaque à la baïonnette, menée avec une véritable furie, causa dans les rangs ennemis des ravages terribles. Dès lors, les Boches ne persévérèrent pas dans leur entreprise: ils comprirent que leurs efforts resteraient vains et isl regagnèrent leurs trous. Mais ils abandonnaient 150 morts, autant de blessés et laissaient entre nos mains 60 prisonniers."

MUSICIENS DEMANDES

4 Solo Cornets, 4 Clarinettes, 4 Saxophones, Picolo, Flute, 4 Trombones (à coulisse préféré), Alto et Bariton.

Les frais de transport payés. Pour informations, s'adresser au chef de musique, I.-H. BIRON, ou

Lt-Col E. LePROHON,
Officier Commandant,
233me Bataillon Canadien-Francais, F. E. C.
Edmonton, Alta.

EN PROVINCE

SAINT-LEON

Mardi dernier, à 6 heures du matin, les chars emmenaient un groupe notable des paroissiens de Saint-Léon. On se rendait à Saint-Boniface, pour assister à la grande convention de l'Association d'Education. Quinze paroissiens, avec leur dévoué curé en tête, c'était certes assez beau pour une paroisse distante de 90 milles de Saint-Boniface; cela suffisait à prouver l'intelligence et le patriotisme qui animent les habitants de notre localité.

La plus franche gaieté présida au groupe durant le voyage, à l'aller et au retour. Tous ont pris part avec un très vif intérêt aux grandes et importantes assemblées de l'Association. Personne n'a regretté les quelques piastres de dépense qu'il s'était imposées pour ce voyage si intéressant et si instructif et pour donner son support à la grande cause qui nous unit. Aussi tous aimaient à répéter: "On ira encore".

* * *

Notre société de Saint-Jean-Baptiste est vivante et active.

Mais notre Ligue du Sacré Coeur, composée de l'élite de nos jeunes gens et de nos meilleurs vieux ne reste pas inactive non plus. C'était beau de les voir se grouper pour la fête du Sacré-Coeur et approcher tous ensemble de la Table Sainte à la grand'messe. C'était édifiant de les entendre; dans une consécration solennelle lue par leur président, bannière en main, proclamer leur hommage au Sacré-Coeur, au Christ Roi. Nos ligueurs comprennent que c'est par l'Eucharistie que s'affermit la vertu, que se fortifient les plus belles énergies du coeur.

Après la réception de plusieurs nouveaux membres, les ligueurs furent invités de se rendre au presbytère, où la réunion se prolongea, dans la plus parfaite union des coeurs, jusqu'après midi.

* * *

Le même jour ce fut l'examen de la fin de l'année pour nos écoles Théobald et Cleophas. Le R. P. Curé et le bon Père Simon présidèrent à ces examens avec MM. les commissaires de chaque district, ainsi qu'à distribution des prix qui suivit. Ils n'eurent qu'à féliciter maîtresses et élèves.

* * *

Nous voici à la saison des fêtes nationales, et partant des discours patriotiques. Saint-Léon, la première paroisse comme ancienneté de la belle colonie française qui orne aujourd'hui la "montagne de Pembina", bien que notablement réduite par des démembrements successifs et l'invasion des Anglais au sud — invasion maintenant non seulement enrayée, mais dont les effets promettent de diminuer constamment par suite des achats d'excellentes terres qui se préparent — n'a pas voulu rester en arrière. Les fanatiques qui portent les noms de Norris et de Thornton ont complètement réussi à réveiller sa population, naguère encore si paisible. Aussi a-t-elle voulu célébrer dignement la Saint-Jean-Baptiste au jour fixé depuis longtemps, c'est-à-dire le 21 juin cette année Disons de suite que, en dépit de circonstances défavorables, comme un temps plus ou moins menaçant et le fait que les autorités d'une paroisse voisine avaient, à la dernière heure, choisi la veille de ce jour pour leur propre célébration, la fête de Saint-Léon a été un véritable succès, surtout au point de vue financier — côté qui n'est pas à dédaigner dans ces temps de divers besoins sans cesse en évidence.

Dès 10 heures du matin, une grand'messe solennelle chantée par le R. P. Marie-Antoine, curé de la paroisse, réunissait la population aux pieds des autels. Ce n'était que juste de donner les prémices de la journée à l'Auteur de tout bien. Dans la nef, et tout près de la table de communion, on remarquait un trône orné de couleurs symboliques. Là siégeait, grave et d'une tenue irréprochable, avec la croix munie de la traditionnelle oriflamme, le petit saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire Adrien Labossière, gracieux enfant de cinq ans, dont la courte carrière ne compte probablement pas un jour comparable à celui-là!

A l'évangile, le R. P. Morice, o. m.i., m.a., de Saint-Boniface, montait en chaire et disait à la foule ce que fut saint Jean-Baptiste en lui même et ce qu'il est relativement à la race française en Amérique, surtout dans nos régions. Ce qu'il fut pour le Messie, un précurseur et un héraut, la race française l'a été pour la religion de Celui-ci dans les immensités de l'Ouest Canadien. En d'autres termes, le patron des Canadiens-français peut à bon droit être considéré comme la personnification de leur race. Cette affirmation ouvrait pour le prédicateur un panorama historique dans lequel ses écrits montrent qu'il ne pouvait guère s'égarer.

Cependant des étrangers de Somerset, Mariapolis, Saint-Alphonse et N.-D. de Lourdes, cette belle paroisse fondée par l'excellent religieux et le grand écrivain que fut Dom Benoit, dont le souvenir y est toujours vivace, commençaient à affluer sur le terrain des jeux et dans le bosquet tout enguirlandé et pavoisé de nombreux drapeaux. A une interminable table chargée des mets les plus succulents et d'une abondance qui frisait l'extravagance, tout le monde prit successivement part à des agapes vraiment fraternelles et assaisonnées de la plus franche gaieté. Tout alla si bien et le service fut si parfait, le midi et le soir, que la peur de faire des jalouses me force à ne citer aucun nom.

Puis, aucune perte de temps. Les kiosques et les pantins sont à côté: commençons la série des jeux et laissons-nous tenter par les bonnes choses qu'on nous offre. Une couple de figures suspendues à une barre de fer, et beaucoup trop eptites pour les ambitieux qui leur lançaient des pelotes, eurent longtemps le don d'attirer l'attention. On se disputait le privilège d'essayer — moyennant finances — de leur faire faire la pirouette. Que dis-je? on chuchotte même, mais il ne faudrait pas le répéter, que le grave P. Simon, celui-là même auquel un correspondant de Mariapolis prêtait la semaine dernière "la bonté, le zèle et le dévouement du Bon Pasteur", se laissa tenter par l'occasion de montrer son habileté. Il gagna sans peine un cigare qui ne lui servit qu'à faire un ami de plus, puisque, en bon religieux qu'il est, il laisse aux autres l'esclavage de la pipe et du cigare.

Cet amusement fut réellement très passionnant, et l'on dit qu'un jeune homme de Cardinal (paroisse de N.-D. de Lourdes) n'y dépensa pas moins de cinq piastres.

A côté, sur le grand chemin, différentes espèces de courses eurent bientôt lieu. Impossible d'entrer dans des détails à leur sujet. Je m'en voudrais pourtant de ne pas dire un mot de la course des vieux. Les entrées ne furent pas nombreuses — tout le monde voulant être jeune à Saint-Léon — mais la qualité compensa la quantité. Prenez, par exemple, ce brave homme, peut-être la figure la plus populaire de toute la paroisse, M. J. Labossière, communément appelé le "Grand Joe" pour le distinguer de toute une tribu d'individus du même nom. Il n'eut pas plus tôt manifesté son intention d'entrer en lice avec ses vénérables concitoyens, qu'il monopolisa à lui seul l'attention du public. Et ce ne fut pas sans raison. Si vous aviez vu ses grands bras manoeuvrer et ses longues jambes gigoter. On eût dit les ailes d'un moulin à vent. Malheur à qui aurait eu l'imprudence de se trouver sur son chemin en ce moment critique! Pris par l'engrenage, il eût vite mordu la poussière, à moins pourtant qu'il n'eût fait rouler par terre la machine elle-même...

Vers le soir, les automobiles se firent de plus en plus nombreuses, et un bon nombre des habitants de N.-D. de Lourdes vinrent grossir le chiffre des spectateurs. Un moment, pas moins de six soutanes se firent même remarquer sur le terrain des jeux, où l'on peut dire que, du commencement à la fin, tout se passa sans le moindre choc ou froissement, comme des enfants du même père se récréant ensemble.

Mais n'oublions point ce qui fut peut-être pour plusieurs le point le plus important du programme: le discours de M. J. de Fromentel de Somerset. En termes excellents, ce monsieur montra l'inconséquence et la pusillanimité des politiciens, comme, par exemple, du député que nous avions envoyé représenter à la chambre provinciale. Il nous rappela comment, après avoir juré leurs grands dieux qu'il démissionnerait plutôt que de tolérer l'abolition du français à l'école, Brown et Cie s'étaient hâtés de voter contre son enseignement à nos enfants. Il fit voir que de nos jours il ne doit plus y avoir pour nous qu'un seul parti politique, celui des droits du français. "Si quelqu'un", déclara-t-il, "était assez lâche pour voter contre ce parti ou se laissait corrompre par l'appât des places, qu'on le chasse à coups de bâton!" Il termina en demandant instamment l'union, et pour cela, une docilité parfaite à suivre la direction de nos chefs.

Bref, cette journée du 21 juin fut on ne peut mieux employée, et il y a tout lieu d'espérer qu'il en restera quelque chose. Après nos Révérends Pères, nous devons surtout en attribuer le succès à M. Gédéon Boisvert, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, et à ses aides, tels que MM. Grenier, Joseph et Alfred Labossière, Ovila Gareau, Azarie Labossière, jeune, Esdras Payette, et beaucoup d'autres, parmi lesquels il ne fut pas manquer de signaler Eugène Bouderique, l'inexorable percepteur de pièces blanches et de billets.

A propos d'argent, le bon Père Curé me pardonnera peut-être de mentionner que les recettes totales furent de $330,60, somme assez respectable si l'on considère que la paroisse ne compte pas plus de soixante familles. Or pas moins de $200.10 furent des profits nets. Dans combien de places la proportion des dépenses et du surplus a-t-elle été aussi encourageante? Aussi s'est-on empressé de verser la somme de cent piastres au fonds destiné à amortir la dette de l'église.

Je crois aussi me faire l'interprète autorisé du R. P. Marie-Antoine en remerciant tous les étrangers qui ont bien voulu rehausser notre fête de leur présence. **Bis repetita placent**; donc à l'année prochaine!

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le samedi, 1er juillet, par une magnifique journée d'été, avait lieu la distribution solennelle des prix à l'école Saint-Adélard No 912.

S'il est parfois banal de publier des articles relatant des événements trop obscurs ou communs, il serait aussi injuste de ne pas souligner même les faits ordinaires lorsqu'ils ont leur mérite.

L'organisateur émérite de notre fête Saint-Jean-Baptiste, malgré le peu de temps disponible et en dépit de ses fatigues, avait préparé une petite séance avec ses petits élèves transformés en artistes pour l'occasion.

A 9 heures et demie du matin nous étions admis dans la salle d'école, dont les murs disparaissaient sous des gerbes de verdure et quantité de décorations tricolores, multicolores, guirlandes, drapeaux, etc., le tout disposé avec symétrie, révélant l'oeuvre d'une main habile.

Après une adresse de bienvenue, lue par une élève, M. l'instituteur commença l'examen des différentes divisions. Toutes les matières, lecture, analyse, dialogues anglais, etc., furent suivies avec un intérêt qui nous fit regretter le peu de temps consacré à chaque matière. Le programme était trop chargé pour prolonger le détail. Remarquons en passant que les élèves même ceux de la 3e division, pouvaient tenir une conversation en anglais, ce qui est un progrès considérable presque incompréhensible, étant donné que notre district est exclusivement français.

Après cet examen qui parle si haut en faveur de la compétence de M. Vallet, comme maître expérimenté, on nous réservait deux charmantes petites comédies, l'une en français et l'autre en anglais, avec quelques déclamations bien réussies. L'inspecteur aurait été dupé par alors être convié et sans doute il serait sorti de son état de métamorphose s'il eût pu se persuader que ce "motto" si célèbre de "British fair play".

Après une heure de charmante comédie, l'on distribue les prix. Il y a prix d'honneur, prix d'excellence, prix pour chaque matière et chaque division comme dans un collège. Le maître lit le palmarès rédigé d'après mérite. Le R. P. Antoine distribue prix et couronnes à mesure que la lecture les annonce.

Pour terminer le Rév. Père Antoine adresse une superbe allocution à l'audience si nombreuse pour cette école. Son discours, comme toujours, va droit au coeur des patriotes et des vrais chrétiens dignes du nom. Le sacrifice, fleur de l'amour et apanage des Canadiens-français qui ont conservé dans leurs veines le sang de la race seule dont on dit: "Gesta Dei per Francos", est le seul moyen de faire face aux lâches qui veulent extirper ce que nous avons de plus cher: notre belle langue française, véhicule de la religion catholique sur tous les points du globe.

En terminant, le Rév. Père Antoine félicite tout le monde d'être venu témoigner leur sympathie au maître et aux élèves.

Inutile d'ajouter qu'il adresse des éloges bien mérités à tous et surtout à l'instituteur, M. Vallet, qu'il nous conseille de persuader à rester parmi nous à tout prix.

Une invitée.

SAINTE-ROSE DU LAC

La distribution solennelle des prix pour l'école de Sainte-Rose a eu lieu vendredi 23 juin, sous la présidence de notre curé, M. l'abbé Beauregard.

Nous adressons toutes nos félicitations à Mlle Camilia Houde pour son travail et son assiduité, qui lui ont valu le "prix" d'honneur de l'école.

Toutes nos félicitations également aux petites "artistes" qui ont su amuser parents et élèves avec leurs gentilles comédies.

Nous ne saurions, enfin, trop remercier les bonnes religieuses de l'école de leur zèle et de leur dévouement durant cette année scolaire, et les féliciter des progrès accomplis par leurs élèves.

Nous espérons qu'à la rentrée des classes, elles pourront reprendre la direction de l'école, et continuer comme par le passé, à guider le coeur et l'intelligence de nos enfants.

* * *

Nous prions le directeur du cinéma de Sainte-Rose de vouloir bien, à l'avenir annoncer ses séances dans les deux langues. Qu'il le fasse en anglais c'est très bien; mais, au moins, qu'il n'oublie pas de le faire également en français. Sans cela non seulement il mécontenterait la population de Sainte-Rose, mais il ferait croire aux quelques Anglais de la place qu'il a honte de sa langue maternelle.

* * *

Il serait grand temps que notre conseiller s'occupe de faire réparer la citerne du village. Cette construction a coûté assez cher pour que les contribuables aient au moins la satisfaction d'avoir un peu d'eau pure et fraîche.

Junior.

GRANDE CLAIRIERE

Une belle fête scolaire

Dimanche, 25 juin, il y avait fête au couvent de Grande Clairière, une vraie "fête de famille" où tous étaient réunis, grands et petits. La joie s'épanouissait sur le visage des enfants, car leurs parents étaient là pour assister à la distribution des récompenses justement méritées.

Tous les ans on est satisfait de venir applaudir aux succès des élèves; par ce fait même vérifier leurs progrès. Mais cette année-ci notre réunion intime eut un cachet tout spécial, surtout nouveau. Ce ne fut pas une banale distribution de prix, mais un vrai concert où nos chers petits ont fait preuve de talents jusque là ignorés. Quels délicieux moments a-t-on passé dans cette salle si féeriquement transformée! que de joie et de fierté pour les mamans et les papas de voir et d'entendre leurs enfants exécutant leur rôle avec autant de dextérité, et surtout que d'éloges a-t-on fait aux Révérendes Soeurs en constatant ces sensibles progrès depuis un an seulement. Ces éloges, encouragent et paient tout le travail de préparation exigé pour obtenir un si beau résultat. Aussi publiquement M. le Curé a félicité les si dévouées et sympathiques religieuses et au nom de la paroisse leur a promis de les aider dans toute la mesure du possible.

D'après cette séance si intéressante, on a pu voir quel était l'idéal des RR. SS. de N.-D. des Missions: faire de nos enfants de bons chrétiens d'abord, des fils soumis, enfin des vrais défenseurs de la langue maternelle en leur faisant apprendre l'anglais à fond pour protéger leurs droits.

L'idéal est noble; aussi toute la paroisse s'y associe, sachant très bien que là où est l'union se trouve la force. A Grande Clairière il faut l'avouer, l'on n'a pas l'habitude de faire grand bruit; c'est la vie calme et paisible, mais il ne faut pas croire pourtant que l'on vit dans l'inactivité et que loin de suivre les progrès du jour on se confine aux vieilles coutumes. Ce n'est pas cela; on se tient au courant de tout ce qui peut intéresser, on ne cherche qu'à développer le coeur et l'intelligence. Il en est ainsi de l'esprit de paroisse; on se groupe, on se resserre pour mieux se défendre et quand il le faudra on verra que tous nous sommes fidèles à la vraie cause, et notre devise est celle-ci: Protéger le faible contre le fort.

Le programme du concert mérite une attention spéciale. Presque tous nos élèves y ont pris une part active; aussi à maintes reprises ont-ils été très applaudis. Il faut dire que tout s'y prêtait, car non seulement les acteurs étaient maîtres de leur rôle et les musiciennes de leurs morceaux, mais aussi ils étaient ravissants sous leurs costumes qui leur allaient si bien. Tous méritant des éloges, nous nous contenterons sans faire de commentaires de reproduire exactement le programme:

Choeur de chant, Les élèves.
Déclamation, Marie Aimé.
Dialogue: Les jeunes élèves.
Duo de piano: J. Gabrielle et B. Zébière.
Chant des Fleurs (drill), Jeunes élèves.
Déclamation: Blanche Marcq.
Dialogue: C. Rey, E. Loire, J. Quenelle.
Duo de piano: P. Camade et N. Morton.
Dialogue: Jean Rey et Aimé Gabriel.
Déclamation: Jean Rey, jeune.
Saynète: Le cours des grands.
Duo de piano: M. Rey et F. Cross.
Déclamation: A. Gabriel.
Le chant des soldats, avec exercice: Le cours des grands.
Solo de violon: Jean Rey.
rill: Le cours des grandes.
Adresse: A. Loire.

Avant de distribuer les prix M. le Curé donna le résultat des examens dont la note maximum était 100.

Grade VI. — Marie Rey, 75.

Grade V. — Armande Loire, 98; Emelie Martine, 85; Alice Hardy, 68; Elizabeth Loire, 65; Yvonne Gabriel, 64; Blanche Zebière, 63; Flossie Cross, 51; Jean Rey, 40.

Grade IV. — Jeanne Hardy, 85; Louis Barré, 80; Gustave Boulanger, 75; Alphonse Aimé, 70; Simonne Henuset, 65.

Grade III. — Pierre Quenelle, 85; Victorine Martine, 75; Henriette Martine, 70; Charles Fowler, 60; Alphonse Fowler, 55; Harold Cross, 52; Mariel Zébière, 52; Florence Sinclair, 45; Adélard Vodon, 43; Marguerite Moreau, 43; Paulis Isabey, 34.

Grade II. — Marie Aimé, 85; Constant Isabey, 69; Nora Morton, 66; Pauline Camade, 60; Henriette Gérome, 60; Henri Moreau, 57; Jeanne Quenelle, 57; Gabriel Boulanger, 55.

La distribution terminée, nos dévouées religieuses nous invitaient tous à visiter les travaux des élèves. Ce fut une bien belle surprise; peinture, dessin, broderie, couture, etc., tout ce que l'on peut trouver dans les écoles modèles, était représenté. Personne songeait qu'en un si court espace de temps des élèves étaient capables de répondre aussi bien à toutes les parties du programme scolaire.

Aussi nous remercions et nous félicitons les Révérendes Soeurs d'avoir pu obtenir de semblables résultats, et nous espérons que les parents en présence de tant de progrès continueront à nous envoyer leurs enfants.

Franc.

FANNYSTELLE

MM. Benjamin, Henri et Odilon Arnal, ainsi que M. et Mme Marcel Arnal, ont la semaine dernière été à Treherne, Man., où de là ils se sont rendus à Notre-Dame de Lourdes, où eurent lieu les funérailles de M. Baley, leur beau-frères. Nos condoléances à la famille si cruellement éprouvée.

* * *

Samedi le 1er juillet un bon nombre de paroissiens ont mis leurs plus beaux atours et ils se sont rendus aux piques-niques, soit à Carman ou à Starbuck, qui furent ces jours-là des lieux d'amusement.

L'équipe de balle au camp Dakota-Fannystelle a défait le club de Carman, par le résultat de 5 à 3. Notre équipe a donc gagné la jolie somme de $60.00, en plus la coupe Roblin.

Hourrah! pour nous autres!

* * *

MM. Ed. Poirier et J. Letarte sont de retour de leurs "homesteads" à Broadvalley, Man., endroit gracieusement situé sur la ligne du C. N. R. d'Inwood à Hodgson.

* * *

Un bon nombre des nôtres partiront bientôt, dit-on, pour faire un voyage dans la province de Québec, "En Bas", comme on dit ordinairement. Aussi les mariages seront nombreux, dit-on, là-bas. Un bon moyen de revenu pour le Gouvernement serait de faire une loi imposant les timbres de guerre sur les contrats de mariage.

Depuis samedi, vraie température tropicale à Fannystelle et ses environs. On transpire seulement à se regarder. Vraiment, on dirait que le climat s'adapterait facilement à la culture de la banane. Qu'en pensez-vous Messieurs les cultivateurs? Ce serait sans doute un bon moyen de détruire les herbes nuisibles, dont quelques champs sont ornés, puisque le "coton" dorsal de la banane est robuste; il ferait sans aucun doute son chemin à travers les chardons écossais, canadiens et de Russie, etc.

* * *

Nous venons d'apprendre que M. Edmond Guilbault, de la Banque Union, de Gravelbourg, Sask., vient d'être envoyé à Regina. Nous sommes heureux de cette promotion, puisque c'est un des nôtres.

* * *

Nous avons appris avec plaisir que M. Thomas O'Neil, de cette paroisse, a adressé la parole au grand Congrès de la langue française à Saint-Boniface, la semaine dernière. Nous félicitons vivement M. O'Neil de son attitude vis-à-vis de la langue de nos aïeux.

M. O'Neil est le père, je dirai, des belles résolutions passées à l'assemblée régulière des Hiberniens de Winnipeg, dont il est un des membres très en vue, et qui furent transmises à Sa Grandeur Mgr Béliveau et aux journaux canadiens-français de cette province.

* * *

Naissance. — Le 27 juin, Louis-Benoit, fils de Ovide Dureault et de Berthe Piché. Parrain et marraine: M. et Mme C.-B. Lavigne, de Sainte-Gertrude, P. Q.

* * *

Dans notre courrier de la semaine dernière, nous avons omis la visite de M. et Mme Ovila Piché, de Sainte-Gertrude, P. Q., qui furent les hôtes du Capt. Joseph Piché, de cette paroisse.

"Yvonnie" remercie très affectueusement le dévoué correspondant de Saint-Louis, Man., des remarques qu'il fit sur son courrier de la semaine dernière, paru dans la **Liberté**, à mon égard. Je dirai avec M. le Correspondant qu'il y a un grand et gros travail à faire dans nos campagnes, pour emmener les Canadiens-français surtout nos marchands, à faire toute leur correspondance en français.

Se servir de notre belle langue française dans nos relations commerciales, c'est le plus moyen d'arriver à un résultat pratique, et je dirai que c'est le réservoir d'où partent toutes les sources, en facilitant la promotion de gens de notre langue dans les bureaux, dans les magasins, etc., et c'est l'instruction forcée des peuplades anglaises à la langue par excellence, le français.

Je désirerais que tous les correspondants du courrier régulier de la **Liberté** donne main-forte au journal la **Liberté**, qui prend à coeur notre cause, en insistant auprès des marchands de leurs localités pour qu'ils fassent, tout en français. Nous savons qu'un certain nombre se sont déjà rendus à cet appel, mais il en reste encore qui tirent de l'arrière.

M. et Mme Capt. Joseph Piché, M. et Mme Marcel Mollot, M. et Mme Henri Piché, M. et Mme Ovila Piché, Mme Charlemagne Piché, M. et Mme C.-B. Lavigne sont en promenade chez des parents de Gravelbourg, Sask. Ils assisteront aussi au mariage de M. Eloi Piché, lequel aura lieu lundi prochain à Gravelbourg.

Yvonnie.

SAINT-CLAUDE

Le R. P. Dallaire prêche en ce moment une retraite dans la paroisse: la semaine dernière pour les dames, cette semaine pour les hommes. Dimanche dernier, nous avons eu la solennité de la Première Communion.

* * *

M. P.-E. Bérubé a eu la douleur de perdre son bébé nouveau-né.

* * *

M. A. Saint-Pierre est retourné dans sa famille à Winnipeg.

* * *

M. Paquin, de la Cie Ogilvie, nous quitte mercredi pour six semaines. Il passera ses vacances à Winnipeg.

* * *

Nos délégués à la Convention des 27 et 28 juin sont revenus enthousiasmés. Nous regrettons les circonstances qui ont empêché notre paroisse et nos sociétés d'être représentées dans le comité général, alors que des paroisses pas plus importantes ont plusieurs représentants.

* * *

N'ayant pas eu l'occasion de dire notre satisfaction et notre merci à la chorale de Lourdes pour sa générosité, nous le faisons aujourd'hui de tout coeur, et nous la félicitons pour les talents de ses membres. La recette a été bonne, leur généreuse idée n'a pas été vaine.

* * *

Mme J. Renaud est en visite à Saint-Claude.

* * *

M. C. Arbez a appris à son retour à Winnipeg la naissance de son neuvième enfant. Il a maintenant huit enfants vivants, dont six filles.

* * *

M. Eugène Salvail a quitté Saint-Claude pour aller demeurer à Winnipeg.

LA LUTTE SANS TREVE NI MERCI

Au cours d'un émouvant discours, avant son départ pour l'Europe, le vaillant chef des "blessés de l'Ontario" affirme que la lutte se poursuivra jusqu'au triomphe final.—M. Henri Bourrassa demande au gouvernement québecois de souscrire cinquante mille piastres au fonds de la lutte pour l'école bilingue et la reconnaissance des droits du français dans l'Ontario.

"NOUS IRONS A LA CONQUETE DE L'ONTARIO"

Les acclamations venaient à peine de cesser après la lecture de l'adresse qu'elles redoublaient et s'étendaient aux confins les plus reculés de l'immense assistance lorsque M. le sénateur Landry s'avança au-devant de l'estrade pour répondre.

Le vaillant chevalier est en forme. Sa voix calme et ample sonne comme un clairon et, une heure durant, son éloquence entraînante et persuasive tiendra, sous le charme de sa voix, la foule haletante et enthousiaste.

"L'adresse que vient de me présenter, débute-t-il, le digne président de la Société Saint-Jean-Baptiste exprime, j'en suis convaincu, tous vos sentiments et toutes vos aspirations.

Elle rencontre également ma plus entière approbation, non pas tant dans ce qu'elle évoque des événements qui sont déjà du passé, que dans ce qu'elle exprime la ferme détermination de notre peuple de lutter jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale, jusqu'à la reconnaissance complète de nos droits et de nos libertés. (Acclamations prolongées(.

Messieurs, un peuple qui veut vivre ne meurt pas. (Accl.)

Je suis venu ici, ce soir, puiser le courage nécessaire pour les luttes de l'avenir. Je ne suis pas venu prêcher la désunion, je ne suis pas venu échauffer les esprits ou soulever les passions. Je suis venu simplement faire appel à vos nobles sentiments et demander à vos coeurs d'hommes libres et de patriotes le concours généreux et désintéressé de vos énergies et de vos volontés. (Accl.)

Il ne s'agit pas, Messieurs, de s'armer et de se mettre en guerre. Non, non; à Dieu ne plaise que pareil sort nous soit un jour réservé! Mais il s'agit de se réunir autour de notre drapeau, de serrer nos rangs et de présenter un front uni devant l'agresseur. (Ac.) Il s'agit de dire à ceux qui nous persécutent que nous sommes chez nous, au Canada. (Accl.) Il s'agit de leur faire comprendre que nous avons le droit d'y vivre notre vie et d'y respirer l'air pur de la liberté, sur ce sol béni, arrosé du sang de nos pères et des larmes de nos mères. (Acclamations prolongées.)

Le vrai terrain de la lutte

Ne nous faisons pas illusion, Messieurs, la question est placée sur son véritable terrain.

Lorsque je suis venu à Montréal, il y a deux ans, je demandais alors si la Confédération avait été un pacte d'honneur ou un piège d'infamie.

Hier comme aujourd'hui, c'est encore la même question qui se pose; c'est encore le même problème que nous sommes appelés à résoudre. A cette question, Ontario et Manitoba ont répondu, ce problème, Ontario et Manitoba ont essayé de le résoudre, mais dans le mauvais sens.

Ils ont opté pour la dernière hypothèse et ont déclaré ouvertement que la Confédération n'avait pas été un pacte d'honneur. (Honte! honte!) Et comme eux ont pensé la majorité des députés d'Ottawa. (Honte! honte!)

Mais moi je dis que c'est un pacte d'honneur et nous entendons le faire respecter. (Accl. prol.)

Nous nous embarquerons demain pour l'Europe, pour l'Angleterre. C'est là aux pieds du plus haut tribunal de l'Empire que nous voulons faire décider de cette question.

Mais, quoi qu'il advienne, Messieurs, souvenez-vous d'une chose: c'est que, pour ou contre nous, le jugement ne modifiera en rien notre ligne de conduite. (Accl.) Que le hasard nous soit favorable ou défavorable, peu nous importe; il n'est qu'une chose qui importe, c'est la lutte sans trève ni merci, c'est la jouissance de nos droits et de nos libertés. (Accl. prol.)

Ces droits et ces liberté, jamais nous ne permettrons qu'on les foule aux pieds; (accl.), jamais nous ne laisserons nos compatriotes des autres provinces subir le joug tyrannique des majorités anglaises (accl.); jamais nous ne cesserons de revendiquer nos droits à notre langue et à son enseignement. (Accl. prol.)

Vous avez voulu, Messieurs, faire allusion à ma démission comme président du Sénat. (accl. pr.)

Vous avez voulu évoquer l'attitude que j'ai cru devoir prendre devant la position du gouvernement.

Messieurs, je vous en remercie. Mais sachez que si j'ai préféré l'honneur aux honneurs, je n'ai fait en cela que suivre le noble exemple de celui dont l'esprit et la pensée élèvent, ce soir, nos sentiments et exaltent nos âmes, de celui qui croyait, lui aussi, à la prédominance des causes nationales sur les causes politiques et qui a consacré à son pays et à sa race le meilleur de lui-même, de sir L.-H. Lafontaine. (Accl. prol.)

Mais pourquoi reculer si loin dans les annales de notre histoire?

Mon geste, Messieurs, n'a été, en somme, que la répétition de celui de M. Angers, en 1896. (Accl.)

Lui aussi, il a démissionné et a sacrifié honneurs et positions pour rester fidèle à la cause des siens. (Accl.)

Ces nobles exemples sont un puissant réconfort dans nos luttes et nos combats quotidiens. Et la réunion de cette foule qui atteste si éloquemment la prédominance des intérêts nationaux sur les intérêts politiques est un sûr gage de succès pour l'avenir.

Le moment est venu de placer au-dessus des causes de parti les causes nationales. (Accl.) Et le moment est venu de dire au parti politique qui ne voudra pas se ranger du côté de la justice et du droit que son heure est venue et qu'il doit disparaître. (Accl.)

L'origine de nos droits

Messieurs, vous connaissez votre histoire.

Vous savez qu'en 1840, le Haut et le Bas Canada furent unis, qu'il se consomma, en d'autres termes, une union législative entre les deux provinces.

Chacune d'elles élisait, au même parlement, un égal nombre de représentants, malgré la disproportion considérable de la population.

Mais un jour vint où le Haut-Canada, qui croissait rapidement, voulut faire main-basse sur les prérogatives communes des deux peuples et subjuguer la "race inférieure". Il voulait conduire le pays à sa guise, faire le beau et le mauvais temps envers et contre tous. Mais alors comme aujourd'hui, il se heurta à la constante obstination des Canadiens-français. (Accl.)

Le résultat inévitable fut que les crises ministérielles se succédèrent d'heure en heure et que la situation devint aiguë, à un tel point qu'il fallut songer à changer de régime.

On présenta alors le projet de Confédération qui réunissait les provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.

Ce projet, conçu dans un esprit large et généreux, avait pour but manifeste de faire luire le soleil de justice sur toutes les parties du sol canadien.

A cet effet, on imagina un double système, fédéral et provincial.

L'assemblée fédérale couvrait un terrain vaste, mais restreint. Les postes, les douanes, les milices, etc., étaient de son ressort. L'assemblée provinciale, elle, avait à protéger les intérêts particuliers de la province, dont l'un des plus importants était l'éducation.

L'esprit sagace des Pères de la Confédération avait prévu les problèmes épineux que présenterait cette question complexe. Aussi, insérèrent-ils dans le projet fédératif une clause spéciale, la clause 93, qui concédait aux provinces un pouvoir exclusif en matière d'éducation, à condition toutefois que rien dans les lois qui pourraient recevoir la sanction du parlement, dans la suite, ne préjudiciât jamais aux droits et aux prérogatives des minorités, françaises ou anglaises, suivant le cas.

C'était là la pensée maîtresse des Pères de la Confédération.

Leur unique préoccupation, en insérant ce texte, c'était de garantir la liberté et les privilèges des minorités, en leur concédant une somme de droits.

C'est cette somme de droits que nous sommes appelés à rechercher, aujourd'hui, comme en 1867.

A cette époque, le contrôle de l'éducation était laissé à la discrétion des parents qui se faisaient représenter par des commissaires qu'ils élisaient eux-mêmes.

Ceux-ci étaient revêtus de certains pouvoirs dont particulièrement celui de nommer des inspecteurs d'écoles et de nationaliser, en quelque sorte, l'école, de lui attribuer son caractère anglais, français ou bilingue.

Voilà, Messieurs, la source de nos droits.

A cette source limpide et claire, nous avons voulu abreuver les juges de la province d'Ontario, mais inutile de vous dire que nos efforts n'ont abouti qu'à des résultats néfastes.

Quand on s'adresse à un Meredith par exemple, on n'a guère de chance, croyez-m'en, de nous faire entendre, encore moins de nous faire donner raison.

Meredith est, en effet, Messieurs, l'ancien chef du parti conservateur d'Ontario et comme tel, Meredith avait un programme dont le premier et principal article était l'abolition des écoles séparées. (Honte!).

Cet article était tellement populaire qu'il valut à Meredith tellement de défaites et de vestes de toutes sortes qu'il réussit à se faire nommer juge (rires).

Inutile de vous dire, Messieurs, que moi, je ne m'attendais guère à voir cet homme, quelques années plus tard, être appelé à rendre un jugement sur une question scolaire.

La justice chez les boches

Après que le règlement XVII fut passé, nous avons plaidé la cause devant ce juge d'Ontario. Et ce juge trouva le règlement XVII équitable; nous perdîmes notre procès.

Alors nous avons dit: "Nous allons nous adresser à la Cour d'appel, et nous aurons justice." Nous nous adressâmes à la Cour d'appel. Elle était présidée par le juge Meredith. Il y eut des plaidoiries après lesquelles Meredith s'aperçut que le règlement XVII n'était pas aussi bon que tout le monde le croyait. Il lui manquait l'approbation de la Législature d'Ontario. Que fait le juge Meredith? Il garde la cause en délibéré pendant 7 mois, oui, messieurs, 7 mois durant le juge a retardé une cause pressante et qui demandait comme les injonctions et les "Quo warranto" de la rapidité et de la sûreté de jugement. Malheureusement son jugement était trop sûr pour être rapide. Pendant ce temps-là, Ontario était saisi du projet de loi et le déclarait bon. Meredith attendit que le parlement acceptât la loi et invoqua la sanction de ce jugement le déclarant bon parce qu'il avait été adopté par la Législature d'Ontario. (Honte! honte!)

Nous nous sommes dit: "Puisqu'il en est ainsi, nous allons attaquer la législation parce qu'elle est **ultra vires**. En effet cette législation non seulement déclarait le jugement bon mais disait que la ville d'Ottawa ne pouvait garder ses commissaires d'écoles. En conséquence elle mit de côté 18 commissaires d'écoles dont 6 Irlandais et douze Canadiens-français. Elle les remplaça par 3 commissaires dont deux Irlandais et le troisième qui l'était autant qu'eux.

Et pourtant quand nous sommes entrés dans la Confédération, il était stipulé que nous avions le droit de choisir nos commissaires d'écoles. Nous sommes allés devant le tribunal qui, pour comble de malheur, était présidé par un Meredith, le frère de l'autre, qui a jugé la loi bonne.

Nous avons décidé d'en appeler au juge en chef. Or, dans Ottawa, la justice comprend deux divisions: la première, dont le juge en chef est le juge Meredith; la seconde, qui est présidée par l'autre Meredith.

C'était tomber de Charybe en Scylla.

Nous n'avons pu obtenir justice. Et ces procédés vous donnent un échantillon de la justice chez la race supérieure d'Ontario. (Honte! honte)

Et encore si l'on nous avait donné de bonnes raisons. Mais celles que l'on nous a données étaient d'une puérilité ridicule. Je n'en citerai qu'une: c'est que si l'on nous enlevait nos droits, c'était pour notre bien. Ainsi, on nous coupe le cou, en nous disant: "Consolez-vous, c'est pour votre bien." Voilà la logique que nous avons obtenue de ces messieurs de race supérieure.

Et maintenant nous nous adressons à la couronne britannique, nous nous adressons en Angleterre à des hommes qui sont au-dessus des préjugés, et qui devront décider si le pacte de la Confédération a été un pacte d'honneur ou un piège d'infamie. Nous avons consenti à la Confédération pour avoir nos libertés chez nous et ailleurs, nous y avons consenti pour assurer aux minorités le maintien et la conservation de leurs droits et de leurs privilèges.

Nous allons pleins de confiance mettre notre cause au pied du trône, non seulement parce que nous sommes appuyés par la vaillante population française d'Ontario, mais aussi et surtout par la généreuse population de Québec. (Appl. bravos.)

L'attitude de M. Landry

Quant à moi, je ne pouvais faire autrement que d'agir comme je l'ai fait. Président de l'Association éducationnelle canadienne-française d'Ontario, j'avais pour mission les droits et les privilèges des nôtres, et quand j'ai vu que le gouvernement résistait aux demandes de 600,000 signatures, je n'avais qu'une chose à faire, et je l'ai faite. Je lui ai dit: "Reprenez votre don et laissez-moi la liberté de combattre." (Bravos.)

Je suis venu ce soir demander au peuple de s'unir, et de mettre les intérêts de la race au-dessus des intérêts de parti. (Bravo.)

J'ai été conservateur toute ma vie, et je l'ai été avec désintéressement et une fidélité à toute épreuve, sauf pour la dernière épreuve où l'on voulait marcher sur nos libertés. Alors j'ai dit: "Je n'en suis plus." (Appl.)

Ce que je vous demande, c'est de continuer le combat, de le mettre au-dessus des intérêts du parti dans une sphère plus élevée; je vous demande de combattre comme un peuple doit combattre avec un idéal noble et élevé. Nous avons tenu la promesse. Et si dans Québec, il n'y a pas de question d'école, c'est que Québec seul a compris et respecté le pacte de 1867. (Appl.)

Et si le gouvernement impérial était contre nous (ce que je ne crois pas), eh bien, nous irons à la conquête de la province d'Ontario. (Appl. frénétiques.)

Nous avons l'arme pour cela. Il y a quelques années, je causais, dans une lutte politique, avec quatre bons Canadiens d'Ontario. Nous parlions de l'expansion rapide de notre race dans Ontario. L'un qui était là de dire: "A nous quatre, nous avons 70 enfants". Ce sont eux qui feront la conquête del'Ontario.

A l'heure qu'il est, nous pouvons élire 6 ou 7 députés et dans plusieurs autres comtés, nous contrôlons la victoire.

Lors des prochaines élections, je vous demande à vous, électeurs de Montréal, de ne pas penser à l'intérêt de votre parti, mais de penser à l'intérêt du pays; je vous demande de penser à ceux qui gémissent sous le talon du fanatisme. (Bravo.)

Pour nous, c'est une question de vie ou de mort, et nous devons nous grouper ensemble et marcher la main dans la main à la conquête de ce que nous avons droit d'avoir, de ce que nous avons toujours eu et de ce que nous voulons conserver.

Depuis quatre ans seulement, on nous refuse le droit d'apprendre notre langue. Avant cela, on pouvait enseigner le français.

Dans les écoles séparées, créées pour nous, nous n'avons même pas le droit de parler notre langue, le doux verbe de France; et ce qui est encore pis que cela et ne se voit nulle part en pays civilisé, on a condamné, il y a quelques mois, deux commissaires d'école à $500 d'amende pour avoir engagé des maîtresses coupables du crime énorme d'avoir enseigné aux enfants canadiens leur catéchisme dans le doux parler de France (Honte!) Si la Cour ne nous donne pas justice, tout se rétablira quand même.

Parlons maintenant du désaveu en faveur duquel vous avez tous signé des requêtes. Dans l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, il y a deux clauses, les clauses 56 et 90 qui stipulent que le gouvernement fédéral a le droit de désavouer toutes les lois passées par la Législature. On a refusé de désavouer la loi inique de la Législature d'Ontario sous prétexte qu'une loi de désaveu doit être basée sur l'intérêt public.

"Pour maintenir la paix entre l'Angleterre et le Japon, le gouvernement désavoua la loi adoptée par la Colombie-Britannique contre l'immigration japonaise, et il refuse de désavouer une loi inique qui en veut à la vie de toute une race." (Honte!) M. Landry termine son discours par cette péroraison:

"Messieurs, nous sommes les descendants de ces Français héroïques qui sont les pionniers du sol d'Ontario, et on nous refuse le droit de nous servir du français dans cette province, tandis qu'on permet aux Allemands de parler l'Allemand. Comptez sur nous, messieurs, et Dieu fasse que nous obtenions justice!"

M. le sénateur Landry est longuement acclamé.

• • •

M. BOURASSA

Le directeur du "Devoir" est salué d'une ovation qui semble ne plus vouloir finir. Lorsque le silence s'est enfin rétabli, il déclare:

—Je ne viens pas vous apporter un discours nouveau. Je veux simplement me joindre à vous pour offrir à MM. Landry et Belcourt au nom de notre province entière, au nom de toute notre race, au nom de tous les Canadiens qui ont le cerveau droit et le coeur bien placé, l'hommage de notre respect et de notre admiration. (Longues acclamations.)

M. Belcourt, cédant à un sentiment de délicatesse toute française, n'a pas voulu plaider en réunion publique la cause qu'il aura l'honneur de présenter devant le plus haut tribunal de l'Empire. Je n'essaierai pas de refaire ici notre plaidoyer judiciaire, mais le plaidoyer de droit nature, le plaidoyer de droit moral et d'une souveraine et constante actualité; et, de ce point de vue, la cause est déjà gagnée. Car nous nous battons pour la cause du droit éternel et, avec raison on peut le dire, cette fois, pour la cause de la civilisation supérieure. (Applaudissements répétés).

La Confédération et les minorités

Et dans l'ordre particulier des choses canadiennes, nous pouvons dire aussi que notre cause est d'avance gagnée; car elle est indissolublement liée à l'essence et à l'avenir de la Confédération.

Ou cette cause triomphera ou la Confédération périra! Mais la Confédération en périra pas, car les hommes d'Etat qui lui ont lentement frayé la route, ceux qui, en des accords successifs, en ont assuré l'achèvement, lui ont créé de trop solides assises. Les petits politiciens et les sectaires d'aujourd'hui sont venus trop tard dans la vie nationale pour détruire l'oeuvre de Papineau, de Lafontaine, de Cartier, de Macdonald et de Blake. (Longues acclamations.)

Mais, sur quels principes, sur quelle base a été établie la Confédération? Demandons-le au plus illustre des Anglo-Canadiens de ce pays, au grand artisan de cette oeuvre, à John A. Macdonald. Il vous répondra, il a répondu vingt-cinq ans après la signature du contrat fédératif: Sur l'absolue égalité des droits des deux races dans toute l'étendue de la Confédération. (Vifs applaudissements)

C'est pour le respect de ce principe que nous luttons encore. (Acclamations.)

Notre cause

Mais la pensée du monde entier s'émeut aujourd'hui en faveur de la cause pour laquelle nous combattons. Les gouvernements prétendent se battre pour le droit des "petites nationalités", pour le droit des peuples à conserver librement leurs traditions et leur langue.

Serions-nous les seuls à n'avoir pas ce droit? Et verrons-nous, à l'ombre du drapeau britannique, pendant que les hommes d'Etat anglais clament si haut le respect des droits nationaux, pendant qu'on demande à nos fils d'aller soutenir de leur sang la cause des Belges et des Serbes; verrons-nous, dans ce pays même qui se flatte d'une longue tradition de liberté, écraser une minorité dont les droits sont aussi sacrés que ceux des Belges ou des Serbes?

Le spectacle serait d'une trop amère et trop sanglante ironie.

Non! N'en déplaise à ceux qui voudraient réduire toute la vie nationale à l'étroite mesure de leur cerveau, nous ne croyons pas que Dieu ait fait ce pays pour les Anglais seulement. Il y a place ici, dans la justice et la liberté, pour les deux grandes races qui ont fondé ce pays; et cette place, elles la prendront malgré les minuscules gouvernants de l'Ontario et du Manitoba. (Vifs appl.)

La lutte sera longue!

Notre cause, c'est en réalité la cause du Canada tout entier; le succès de cette cause est la condition nécessaire de la paix nationale, de la grandeur et de l'unité de la patrie — mais ne nous faisons pas d'illusions! La lutte sera longue, elle ne finira pas avec une décision du Conseil Privé, même si celle-ci nous est favorable.

L'histoire, une histoire que nous n'avons pas le droit d'oublier, nous enseigne que, pour un certain groupe d'Anglo-Saxons, rien ne compte que leurs propres passions de race, leur esprit de domination, leur désir d'assimiler la minorité; elle nous enseigne, l'histoire, qu'après vingt-cinq années passées, le gouvernement du Manitoba n'a pas encore exécuté le jugement du Conseil Privé.

La lutte se poursuivra donc, sous une forme ou sous une autre. Ne maudissons pas ces Anglo-Saxons à l'esprit étroit; plaignons-les plutôt de ce que leur éducation imparfaite n'ait pas remédié à leur infériorité native. Ne maudissons pas, ne disons pas des gouvernants de l'Ontario et du Manitoba ce qu'ils sont peut-être, mais ce qu'ils ne savent pas être.

Organisons-nous plutôt! (Vifs applaudissements).

Organisons-nous!

Organisons-nous pour résister à l'oppression; organisons-nous solidement, organisons-nous pour longtemps.

Organisons-nous pour défendre les minorités opprimées du Manitoba et de l'Ontario, organisons-nous pour notre propre défense, car c'est nous qui, dans la réalité, des choses, sommes en cause, aussi clairement, aussi directement, que les Manitobains et les Franco-Ontariens.

Si Manitobains et Franco-Ontariens n'ont pas le droit de faire enseigner le français à leurs enfants, nous n'en avons pas davantage le droit. Car c'est la même constitution qui nous régit.

Si nous avons la faiblesse, la lâcheté et, passez-moi le mot, la bêtise, de laisser écraser les minorités des provinces anglaises, nous mériterons qu'on s'attaque à nous demain, dans cette province où nous n'aurons pas su prendre conscience de nos responsabilités fraternelles, de notre devoir envers la patrie canadienne.

Les forts de Verdun

La province de Québec, c'est le Verdun de la civilisation française en Amérique; mais l'Ontario et le Manitoba, ce sont les forts de Verdun, les avant-postes que nous n'avons pas le droit de laiser tomber sans trahir leurs défenseurs, sans nous trahir nous-mêmes; sans trahir nos fils et nos pères. (Vifs appl.)

Souscrivons. — La part de la Province

Et d'abord souscrivons! Souscrivons généreusement pour la lutte de l'Ontario aujourd'hui, pour celle du Manitoba demain. Car, pour aider efficacement la minorité, pour participer sérieusement à la lutte, il ne suffit point d'applaudir aux discours. Il ne suffit même pas, comme vous le faites ce soir, de se faire joyeusement tremper par l'orage. (Rires et applaudissements).

Souscrivons, et faisons souscrire les corps publics.

Lorsqu'un incendie détruisit l'université très riche de Toronto, le Québec, le gouvernement de Mercier, crut devoir souscrire $10,000 pour aider à la reconstruction. Si cela était juste, ne le serait-il pas autant de demander au gouvernement de la province de Québec de donner au moins cinquante mille piastres pour la défense de l'éducation et de la civilisation française au Manitoba et dans l'Ontario? (Longues accl.)

Le gouvernement de la province de Québec a généreusement souscrit aux fonds de secours belge et français; il a fourni au gouvernement britanique six cent mille piastres de fromage. N'a-t-il pas autant d'intérêt, lui qui est l'héritier des hommes qui ont souscrit en notre nom au pacte fédéral, lui qui est le représentant officiel de notre province, partie au contrat de 1867, à souscrire pour la défense de ce pacte, pour le maintien de la paix et de l'unité nationale? (Vifs appl.)

Il ne faut pas que les souffrances de nos frères aient simplement contribué à hisser ou à maintenir au pouvoir certains hommes politiques. Il faut que les hommes politiques, à leur tour, se servent du pouvoir pour aider les minorités souffrantes de l'Ontario et du Manitoba. (Longues accl.)

Pétitionnons! Travaillons!

Nous avons, par six cent mille signatures, réclamé le désaveu de la loi ontarienne. On n'a pas fait droit à notre demande (nous règlerons nos comptes plus tard); mais il ne faut pas abandonner la lutte. Pétitionnons cette fois nos députés provinciaux pour qu'ils réclament du gouvernement une aide efficace aux minorités. (Applaudissements répétés).

(Suite à la page 7)

LA LUTTE SANS TREVE NI MERCI

(Suite de la page 6)

Travaillons pour la cause commune, travaillons autour de nous, dans nos bureaux, travaillons dans nos salons, travaillons toujours et partout, travaillons sur tous les terrains. Faisons des adeptes à la défense française, faisons-les nombreux, faisons-les ardents et forts.

C'est l'un de nos devoirs primordiaux. Certes, je souhaite le succès de la France et que l'Angleterre, sans trop s'agrandir, se tire convenablement d'affaires; je m'incline devant les oeuvres très nobles qui ont pour objet de secourir la France, la Belgique,etc. —Mais il est un pays que j'aime plus encore que la France, l'Angleterre ou la Belgique: c'est mon pays. (Longues acclamations). Il est des oeuvres qui réclament de nous un effort plus direct, plus immédiat que toutes les autres, et ce sont celles qui affectent notre existence même, notre survivance comme race. (Appl.)

Sachons être patriotes, — c'est-à-dire, sachons aimer efficacement notre pays et sachons l'être partout et en tout.

Pour les petits

Que cette question de la défense française devienne l'un des thèmes de vos conversations familiales. Parlez-en à vos enfants, aux petits et aux petites qui vous arriveront ces jours-ci joyeux, ayant librement étudié dans les maisons où règne une atmosphère française et catholique, sous les soins bénis de maîtres qui parlent leur langue. Dites-leur qu'il y a d'autres enfants — des enfants qui souffrent, qui sont dans la rue, dont les maîtres sont impayés, dont les mères sont obligées de faire dans les écoles vides, payées leurs pères, le métier d'hommes de police pour empêcher que l'intrus ne s'en empare. Dites-leur que le fond de tout cela, que la source de toutes ces souffrances, c'est la volonté d'asservissement d'une majorité, c'est le refus des parents, des enfants et des maîtres de se prêter à l'oeuvre de dénationalisation.

Dites-leur cela, et faites-leur mettre de côté des sous pour la défense de leurs petits camarades. Agrégez-les tout de suite à l'oeuvre de défense commune.

Pour les Anglo-Canadiens

Et rappelez aux Anglo-Canadiens les réalités de notre histoire.

Rappelez-leur que si l'Angleterre possède aujourd'hui le Nord du continent, avec tout ce qu'il comporte d'avantages stratégiques, politiques et économiques, elle le doit à la fidélité des Canadiens-français; rappelez-leur que le plus sûr boulevard du Canada contre l'américanisation, c'est la survivance du parler français.

Prouvez-leur — et les arguments ne manquent certes pas — que notre cause est la cause même du Canada, qu'elle se lie aux intérêts supérieurs de l'Empire.

Le trésor de guerre

Mais n'oubliez pas surtout la nécessité de constituer un trésor de guerre. Quand les Anglais verront que nous avons de l'argent et que nous sommes prêts à l'employer pour nous défendre, certains d'entre eux ne tarderont pas à songer (le culte du Veau d'or porte à ces pratiques réflexions): Il vaudrait mieux s'entendre avec ces gens-là.

L'orateur termine sur un dernier appel à la lutte, constante et tenace, et sur un nouvel hommage à MM. Landry et Belcourt.

On lui fait une ovation.

DANS L'EST

On suspend un journal

Sault-Sainte-Marie, Ont., 28. — Le chef du bureau de la censure a suspendu le "Sault Express" pour une période de trois mois. Ce journal a publié de violents articles contre le recrutement.

C'est le premier journal à être suspendu dans ce pays. Chose remarquable, c'est un journal anglais.

Bagarre à Valcartier

Québec, 28. — Un groupe de soldats canadien-français, revenant de célébrer la Saint-Jean-Baptiste, a rossé de maîtresse façon un groupe de soldats anglais insultant à leur patriotisme. Plusieurs arrestations ont eu lieu.

Il aura un autre procès

Montréal, 29. — Le juge Cross a accordé la demande de l'avocat de Schaeffer, récemment trouvé coupable de trahison. Schaeffer subira donc un autre procès.

Il violait la neutralité américaine

Montréal, 29. — Un jury de Seattle, E.-U., a trouvé le capitaine H.-J. Thompson coupable d'avoir violé la neutralité américaine en recrutant dans la république américaine pour le compte de l'armée anglaise.

Brown ira au pénitencier

Regina, 29. — J.-P. Brown a été trouvé coupable par le juge Hannon et condamné à sept années de pénitencier. Brown s'est rendu célèbre dans les fraudes du département des chemins publics. Devline, député de Kinistino, a choisi un procès par jury.

L'action du "Pays" est renvoyée

Montréal, 30. — Le juge Coderre a renvoyé avec dépens l'action du "Pays" contre l' "Action Catholique".

L'attentat de Ville-Marie

Toronto, 30. — Le policier J. Lefebvre a tué l'un des bandits qui pillèrent et incendièrent la Banque Ville-Marie, Québec. Ces bandits étaient des mineurs, car ils connaissaient très bien l'emploi de la dynamite. On s'attend à leur arrestation.

* * *

Laurier à Limoilou

Québec, 1. — M. Laurier, ainsi qu'Armand Lavergne, prendront la parole au banquet de la Saint-Jean-Baptiste à Limoilou. Armand Lavergne répondra à la santé des blessés de l'Ontario.

L'hôpital Laval au front

Québec, 1. — Une dépêche de Londres nous apprend que l'hôpital Laval a quitté cette ville pour aller au front.

La chasse aux bandits

Haileybury, Ont., 1. — Deux nouvelles arrestations ont été opérées dans l'affaire de la banque de Ville-Marie. Une enquête a exonéré le policier Lefebvre de tout blâme. Ce dernier avait tué le bandit Dussyk. Les six bandits qui ont pris part à ce crime étaient tous des Russes de Cobalt.

Devant le Conseil Privé

Ottawa, 3. — Un câblogramme de Londres à l'Association d'Education d'Ontario annonce que les plaidoieries commenceront aujourd'hui devant le Conseil Privé. On croit qu'elles dureront deux semaines.

DANS LE MONDE

Les exemptions de service

Londres, 29. — M. Asquith a aujourd'hui déclaré à la chambre que tous ceux qui ont des objections de conscience au service militaire pourront se prévaloir du privilège de l'exemption du service.

L'invasion de la Hongrie

Budapest, via Londres, 29. — Le premier ministre Tisza a déclaré aux membres de la chambre basse que l'offensive russe ne pourra pas parvenir dans les plaines de la Hongrie et que par conséquent il n'y a pas de danger réel.

Casement est condamné

Londres, 29. — Après avoir délibéré pendant moins d'une heure les jurés ont rapporté un verdict de coupable contre Casement, chef de la rébellion irlandaise. Casement a été condamné à être pendu. Il a immédiatement porté sa cause en appel. Durant les plaidoieries l'avocat de Casement, Sullivan, s'est évanoui. Ce fut toute une sensation. La poursuite contre Casement était conduite par F.-E. Smith, procureur général, l'un des hommes qui ont le plus fait pour pousser l'Ulster à la révolte.

Gains en Champagne

Paris, 292. — Les troupes françaises se sont emparé des tranchées ennemies à Tahure et à Butte-les-Menil, pénétrant en certains endroits jusqu'aux secondes tranchées. Une violente attaque allemande contre le fort de Thiaumont a été repoussée.

Les Russes prennent 10,000 Autrichiens

Petrograd, 29. — Les troupes russes ont hier, en Volhynie et en Galicie, fait prisonniers 221 officiers et 10,285 soldats.

Contre la tyrannie

Londres, 29. — Me Sullivan, brillant avocat irlandais, défenseur de Casement, a déclaré au cours de son éloquent plaidoyer que le fait de lutter contre la tyrannie ne constitue pas une trahison. Il a parlé de grandiose façon et avec une prodigieuse éloquence des malheurs et les souffrances de l'Irlande sous la domination anglaise. C'est au milieu d'une de ses périodes les plus enflammées qu'il s'évanouit. Ses médecins lui ont défendu de paraître de nouveau devant le tribunal.

La vengeance de Reims

Paris, 29. — Le "Petit Journal" annonce que le gouvernement français a décidé de ne pas restaurer avant de nombreuses années la cathédrale de Reims. Cela dans le but de permettre à tous les étrangers de se rendre compte des ravages qu'ont causés les boulets allemands.

Incapables d'attaquer

Londres, 29. — Les Allemands ont dirigé un feu violent contre les secteurs d'Avocourt et de Chattancourt, mais ils ont été empêché par le feu violent de l'artillerie française de monter à l'assaut de ces deux positions.

Carranza conciliant

El Paso, Texas, 29. — Le président du Mexique s'est décidé à remettre en liberté les soldats américains capturés et détenus dans le pénitencier de Chihuahua. Cela met fin, croit-on, à tout danger de guerre entre le Mexique et les Etats-Unis.

Un conflit politique?

Londres, 29. — La situation irlandaise semble très loin d'une solution et tout fait prévoir un conflit politique. Les nationalistes irlandaise se montrent très conciliants, mais il semble impossible de faire entendre raison aux ulsteristes.

Les troupes autrichiennes

Londres, 30. — Le correspondant du "Times" dit qu'il ne fait pas regarder l'armée autrichienne comme une armée démantelée. Il est vrai qu'elle a perdu un peu de prisonniers, mais il faut admettre que tout le travail de l'armée italienne consistera pour un certain temps à libérer le territoire italien.

Violentes attaques allemandes

Paris, 30. — L'ennemi a livré de furieux assauts entre Nieuport et Lombaertzyde et d'Avocourt à la Côte 304, mais partout il a été repoussé avec de lourdes pertes.

La rupture est inévitable

Washington, 30. Des rapports de source privée mais sûre portent à croire que le général Carranza et ses conseils sont décidés à s'en tenir aux ordres transmis au général Trevino, soit d'attaquer les troupes en marche vers une autre direction que la frontière. On considère donc que la rupture est inévitable.

27,905 officiers hors de combat

Londres, 30. La liste des pertes parmi les officiers de l'armée britannique s'allonge de jour en jour. On porte aujourd'hui le nombre des officiers tués, blessés et prisonniers à 27,905.

La Chine aura une constitution

Pékin, 30. — Le président Li Yuan Hung a rétabli par une proclamation la constitution provisoire de Nankin. Néanmoins les révolutionnaires continuent à combattre.

Traité austro-allemand

Londres, 30. — Une dépêche de Budapest au "Times" annonce qu'un important traité d'alliance vient d'être conclu entre l'Allemagne et l'Autriche. Ce traité crée l'unification de la direction militaire de l'Autriche et de l'Allemagne et leur union plus intime sur terrain économique.

Appel à la clémence

Londres, 30. — Le "Manchester Guardian" et plusieurs autres journaux influents font appel à la clémence du roi en faveur de Casement. Tous s'accordent à dire qu'il a mérité la mort, mais que dans l'intérêt de l'Irlande et de la paix du Royaume-Uni, il vaut mieux ne pas recourir à un trop sévère châtiment. Comme tant d'autres patriotes irlandais, Casement montera sans fléchir à l'échafaud. Mais sa mort sera une semence de haine. Et après les derniers événements qui ont fort contribué à indisposer le sentiment populaire irlandais contre l'Angleterre il vaut bien mieux recourir à la clémence.

Recul des Allemands

Londres, 30. — Les soldats français ont fait une vigoureuse attaque entre Soissons et Reims et se sont emparé d'une tranchée allemande. Un vif combat aux grenades dans les environs d'Avocourt s'est terminé à l'avantage des Français qui conservèrent leur terrain et firent échouer l'attaque allemande.

Les Teutons sont refoulés

Londres, 30. — Les troupes russes poursuivent leur encerclement de Kolomea. De violentes batailles ont eu lieu à l'est de cette place forte. Les Russes y ont fait un grand nombre de prisonniers. Le nombre des prisonniers faits par les Russes depuis le 4 juin s'élève à 205,000.

81 sous-marins boches coulés

New-York, 30. — On mande aujourd'hui de Montevideo: Jusqu'au premier mai, la flotte anglaise a détruit ou capturé 81 sous-marins allemands. On a reçu aujourd'hui ce renseignement d'une source qui tient de près à l'amirauté anglaise. Des filets tendus entre deux chalutiers ont constitué le moyen d'action le plus efficace.

Rendus à la liberté

El Paso, Texas, 30. — Les vingt-trois soldats américains faits prisonniers par les troupes mexicaines ont hier traversé la frontière. La population mexicaine n'a cessé d'insulter et de huer et de menacer les soldats américains.

L'Irlande avant tout

Londres, 30. — Après le prononcé du jugement qui l'envoie à la potence, Sir Roger Casement a prononcé un violent réquisitoire contre le régime anglais. Il a dénoncé énergiquement la loi qui lui fait un crime de servir son pays avant tout. Il a nié que la conquête donnât des droits aux Anglais.

Sous-marin boche aux Etats-Unis?

New-York, 1.—Selon la "Transatlantic Trust Co.", un sous-marin allemand est maintenant dans la baie Chesapeake. On s'en servira pour le transport de fonds en Allemande. Cela permettra de passer à travers le blocus de la flotte anglaise.

$30,000 pour un autographe

Londres, 1. — Une lettre autographe de lord Kitchener demandant 300,000 recrues pour la nouvelle armée, a été vendue à l'encan pour le bénéfice de la Croix Rouge. Elle a rapportée la somme de trente mille piastres.

La rébellion au Maroc

Madrid, 1. — Le cabinet s'est réuni à la hâte pour s'occuper du soulèvement des tribus dans la région de Ceuta, au Maroc. De sérieux combats ont eu lieu. Les pertes espagnoles jusqu'à présent sont de cinq officiers et de soixante et onze hommes, 23 officiers et 267 hommes blessés.

Les Autrichiens sont repoussés

Rome, 1. — Entre Adige et Breta les Italiens ont atteint la ligne où l'ennemi est puissamment fortifié et prennent maintenant l'offensive contre d'autres régions.

La fin de la crise

Londres, 1. — On croit dans les cercles bien informés que les difficultés survenues au sujet de la question irlandaise seront bientôt aplanies. Il n'y a plus maintenant de danger de crise et de démissions dans le cabinet.

Grande offensive anglaise

Quartier général anglais en France, 1. — Sur un front s'étendant à vingt milles au nord de la Somme, les Anglais ont commencé ce matin une formidable offensive. Ils ont déjà occupé les positions allemandes de première ligne et fait des prisonniers. Un terrible bombardement avait duré environ une heure et demie a précédé cet assaut. On ne peut encore que donner les détails les plus maigres au sujet de la bataille qui augmente d'intensité. Suivant un rapport officiel les pertes anglaises ont été jusqu'ici maigres.

Les Russes prennent Kolomea

Petrograd, 11. — Les troupes russes viennent de s'emparer de Kolomea, le centre le plus important de chemins de fer de la Bukowine, qui relie directement Lemberg, la capitale de la Galicie, aux principales villes de l'est.

Vif combat à Thiaumont

Londres, 1. — Un combat terrible s'est livré autour de Thiaumont. Cette position a été prise et reprise. Après avoir par trois fois changé de mains, elle est finalement demeurée en possession des Français. Sur tout le front anglais un bombardement furieux continue. C'est le prélude d'une prochaine offensive.

Ils retraitent dans les Carpathes

Londres, 3. — Une semaine de violents assauts contre les troupes russes ont permis aux Allemands de faire subir une avance de cinq milles à leur front. Les critiques militaires sont convaincus que les Russes vont maintenir leur front sur la Styr.

La retraite des Autrichiens se fait très difficile. Les Russes ont avancé de 15 milles au sud de Kolomea.

Cinquante-quatre navires coulés

Petrograd, 3. — Les torpilleurs russes ont détruit cinquante-quatre navires turcs dans la mer Noire près de la côte de l'Anatolie.

Escadron russe vainqueur

Londres, 3. — Une rencontre a eu lieu dans la Baltique entre un escadron russe et une flottille allemande. La flottille allemande a dû quitter le combat. On ignore quelles ont été ses pertes.

La grande avance se poursuit

Londres, 3. — On annonce officiellement que la garnison allemande à La Boisselle a mis bas les armes. Les troupes anglaises ont encore avancé à l'est d'Ancre. Au nord de Fricourt, les Anglais ont continué à avancer et ont gagné une partie des hauteurs.

D'après les rapports officiels de Paris, les Français ont capturé le village de Herbecourt et occupé deux lignes de tranchées allemandes dans leur seconde ligne de combat. Les Français ont en outre fait de nombreux prisonniers et pris de l'artillerie lourde.

Thiaumont perdu et repris

Paris, 3. — Une série de furieuses attaques a forcé les Français à abandonner le fort Thiaumont. Une vigoureuse contre-attaque les a remis en possession de cette position tant convoitée par les Allemands.

Irrésistible avance française

Londres, 3. — Sous la direction du général Foch, les troupes françaises qui soutiennent les Anglais dans la grande offensive dans la région de la Somme ont fait d'importants gains dans la direction de Peronne, l'un des points stratégiques les plus importants du front.

Les Français se sont successivement emparé de Herbecourt, Feuillère et Flaucourt. Plus au sud les troupes françaises ont pris d'assaut Assevillers. Ce succès a été suivi de la prise des tranchées allemandes jusqu'aux approches d'Estrées. Buscourt fut aussi enlevé.

Ce gain est de plus de trois milles. Ajouté au gain précédent, cela veut dire que les troupes françaises ont fait une avance de six milles. A certains points elles se trouvent à trois milles de Peronne.

Les troupes anglaises, s'avançant sur un front plus étendu, ont conquis la Boisselle.

Chèrement payée

Petrograd, 3. — Les Russes s'acharnent contre le rempart de solide résistance qu'offre l'armée allemande à l'ouest et au nord de Lutsk, au-delà de la rivière Shara. Les Allemands ont pris l'offensive sur plusieurs points, mais les troupes russes offrent une résistance désespérée.

BLESSE AU FRONT



Une lettre de M. Wilbrod Surprenant, en date du 17 juin, apprend à ses parents qu'il a été blessé au front. Il est maintenant guéri de sa blessure.

Avant son départ pour la France, le soldat Surprenant était à l'emploi de la **Liberté**.

M. L'ABBE ALPHONSE LAURIN EST ORDONNE PRETRE

Samedi soir Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau, accompagné d'un nombreux clergé, arrivait à Lorette par le train du soir.

De nombreuses voitures s'étaient portées à la rencontre des distingués visiteurs et à mi-chemin les détonations d'une nombreuse cavalcade saluaient Monseigneur. Une foule nombreuse rangée de chaque côté d'une magnifique arche de verdure attendait son père spirituel.

Monseigneur se rendit au presbytère, où la population vint le chercher pour le conduire à l'église. M. le curé Dufresne lui souhaita la bienvenue, annonça que le sacrement de confirmation serait conféré à soixante-dix enfants et que deux jeunes lévites seraient élevés le lendemain, l'un, enfant de la paroisse, au sacerdoce, l'autre au diaconat. Il déclara publiquement sa joie et dit qu'il pouvait maintenant chanter avec le vieillard Siméon le "Nunc dimittis", puisqu'il verrait sa paroisse fournir un prêtre à l'Eglise de Dieu.

Après une courte allocution de Sa Grandeur Mgr Béliveau, eut lieu la bénédiction du Très Saint Sacrement, puis visite au cimetière, et l'on reconduisit Sa Grandeur au presbytère.

Dimanche matin, à 8 heures et demie, avait lieu la confirmation des enfants, en présence d'une grande assistance de fidèles.

A 10 heures Monseigneur commençait sa messe, pendant laquelle il reçut diacre M. Messier, et ordonna prêtre M. Alphonse Laurin.

L'église paroissiale était remplie de paroissiens, de parents et d'amis du jeune prêtre. Le R. P. Blain, s.j., prononça le sermon de circonstance.

Après la messe, M. le Dr Royal lut à Sa Grandeur Mgr Béliveau une magnifique adresse, dans laquelle il félicitait Sa Grandeur d'avoir été appelé à succéder au regretté Mgr Langevin, et lui promit l'appui de tous les paroissiens de Lorette.

Monseigneur remercia M. le docteur en particulier, et les paroissiens en général, de leur bon esprit, et leur traça une ligne de conduite dans les luttes qu'il faudrait soutenir pour sauvegarder notre chère langue française.

Après la cérémonie, M. l'abbé Laurin fit descendre sa première bénédiction sur la tête de chacune des personnes présentes, puis se rendit à la sacristie, où l'attendaient quelques anciens compagnosn de collège.

Les vêpres furent chantées par le nouveau prêtre, après quoi tout le clergé et de nombreux parents se rendirent à un banquet chez Mme Veuve Laurin, mère du nouvel élu.

Puisse Dieu prêter à l'abbé Laurin une longue vie embaumée des parfums de la charité.

A. S. P.

Restons Unis!!



Nouveau chant patriotique, édition de luxe, composé par M. P. Commune, de Saint-Boniface, à l'occasion du grand Congrès de l'Association d'Education du Manitoba. Sur la première page se trouve une belle photographie de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, avec la dédicace. Sur le dos de la couverture les chants O Canada et Dieu Sauve le Roi se trouvent artistiquement disposés.

En vente au profit de l'Association d'Education de Manitoba, par M. Norbert Jutras, à la **Liberté**. Prix pour un exemplaire: 20 sous franco. Prix par douzaine: $2.00 franco.

"SECOURS NATIONAL"

Copie d'une lettre reçue par M. J.-H. Bourgouin, gérant de l'Agence Consulaire de France, à Winnipeg, du directeur du Comité France-Amérique, de Paris, se référant au "Secours National".

France-Amérique

Président du Comité: M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, ancien ministre des Affaires Etrangères.

Trésorier: M. le Comte de Vogué.

Secrétaire général: M. G. Louis-Jaray, membre du Conseil d'Etat.

Siège social: 21, rue Cassette, Paris (VIe).

* * *

27 mai 1916.

Monsieur l'Agent Consulaire,

M. Rochereau de la Sablière me fait connaître qu'avec votre bon concours, un Comité de Secours vient de se fonder à Winnipeg, comme "Manitoba Branch", et que la présidente est Mme E. M. Wood. Nous lui envoyons par poste une lettre et, d'autre part, par les soins du Ministère des Affaires Etrangères et de votre intermédiaire, une autre lettre et un envoi, en vous demandant de bien vouloir les lui transmettre.

Permettez-moi de vous remercier, à cette occasion, du concours que vous avez bien voulu prêter à l'oeuvre naissante. Laissez-moi aussi vous adresser en même temps deux brochures, pensant qu'elles peuvent vous intéresser: la première est un exemplaire de nos publications en France; la seconde est un volume de notre collection France-Amérique, de New-York, qui vient de paraître récemment.

M. Hanotaux, président du Comité France-Amérique, ou moi-même, serons très heureux d'ailleurs de recevoir toute communication de vous.

Veuillez agréer, Monsieur l'Agent Consulaire, les assurances de mes sentiments de très distinguée considération.

Le Directeur du Comité,
Gabriel Louis-Jaray.

AU SACRE-COEUR

Mme C.-G. Théroux est de retour d'un voyage de deux mois dans la province de Québec et les Etats-Unis.

* * *

En villégiature à Saint-Laurent: la famille du docteur Benoit et celle de M. Ernest Aubin.

* * *

Baptêmes

Le 25 juin: Alice-Aimée-Anne, fille d'Emile Cheramy et de Marie Barras. Parrain et marraine: Léon Cattet et Anna Delorme.

Le 29 juin: Marie-Anne, fille de Romain Bertrand et de Gilla Williams. Parrain et marraine: M. l'abbé Jacques Bertrand et Graziella Bertrand. Baptême fait par M. l'abbé Bertrand.

Le 2 juillet: Melville-Alfred, fils de A. Tardif et d'Alice Taylor. Parrain et marraine: W.-H. St-Godard et Justine St-Godard.

Le 2 juillet: Joseph-Rodrigue-Léo, fils d'Oscar Bourbonnais et d'Annonciade Patenaude. Parrain et marraine: Oliva Guay et Eva Thibaudeau.

* * *

MORT DE M. E. BELIVEAU

M. Edmond Béliveau, dont le mauvais état de santé inquiétait fort ses amis, est décédé lundi après-midi. Il était âgé de 57 ans. Il résidait au Manitoba depuis trente-trois ans et s'y était créé une belle situation. Il était un des principaux paroissiens de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg et il s'était toujours fort intéressé à ses progrès.

Il avait été président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg. Il faisait en outre partie de l'ordre des Forestiers et de l'Alliance Nationale. Mme Béliveau, M. l'abé Béliveau et deux filles lui survivent.

M. Edmond Béliveau était le frère de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et de M. Hormisdas Béliveau, de la maison Richard, Béliveau, Cie.

Lés funérailles auront lieu demain dans l'église du Sacré-Coeur, Winnipeg. Il y aura cérémonie religieuse à la cathédrale de Saint-Boniface avant l'inhumation au cimetière de Saint-Boniface.

La **Liberté** offre ses plus sincères sympathies à la famille Béliveau dans le deuil qui la frappe si douloureusement.

MGR LePAILLEUR

La succursale des Artisans Canadiens-français de Saint-Boniface aura ce soir le plaisir de recevoir Mgr G.-M. LePailleur, aumônier général de la Société. Cette réception aura lieu dans la salle de l'Académie Provencher.

BEAU SUCCES

Mlles Eva Trudeau, G. Guilbault, A. Senez, O. DeGagné, Laure DeGagné, M. Baker, Bertha Cyr, toutes élèves de Mlle Alice Mondor, ont subi avec honneur l'examen de musique (pianoforte) de l'Université de Toronto.

A MESSIEURS LES DELEGUES DU CONGRES

Avis vous est donné que pour $1 vous pouvez avoir une photographie de la Convention, chez A. Smith et Co., 302, Edifice Paris, Winnipeg. Téléphone M. 3844. Téléphonez, écrivez ou venez nous voir.

A L'UNION CANADIENNE

Le pique-nique de la Saint-Jean-Baptiste, grâce aux demoiselles qui ont eu l'obligeance et l'amabilité de nous aider ce jour-là, fut un succès. C'est grâce à elles si nous... mais je m'arrête. Je sais qu'elles n'aiment pas les louanges, quoiqu'elles les méritent mieux que personne. A ces demoiselles, donc, au nom de l'Union Canadienne, mes plus sincères remerciements.

* * *

En canot de Kenora à Fort Alexandre, par MM. Raymond et Bétournay.

Les voyez-vous faire portage?

* * *

M. l'avocat Beaudry, le jour de sa 28me année, déménageait à 28 Edifice Canada Life. On se demande si dans dix ans d'ici il ne s'en ira pas au No 38... et ainsi de suite.

* * *

Il y aura assemblée régulière des directeurs de l'Union, dimanche prochain, à deux heures précises. Questions importants à régler. Ne manquez pas d'y assister, messieurs les directeurs.

Ludovicus.

DEUX PAGES GLORIEUSES ECRITES PAR LES TROUPES D'AFRIQUE

M., avril 1916.

Autour de la citadelle invaincue, si ample est la bataille et si abondant l'héroïsme que, où l'on se trouve désormais en France, si quelque soldat de Verdun se mêle à l'entretien, c'es tout de suite un éclatant bouquet de hauts récits et de nobles histoires.

Je viens de rencontrer ce soir un ami cher qui revient du combat, blessé, mais glorieux. Aide-major aux troupes d'Afrique, mêlé depuis Charleroi à toutes ces grandes journées dont la moindre suffit pour illustrer un destin, il appartient à ce 3e zouaves qu'un ordre du jour célèbre jetait hier brusquement en pleine lumière de l'histoire. Il m'a conté les exploits de ses compagnons, soldats d'Oran, de Constantine et d'Alger, dont la division porte dans nos armées ce titre de qualité: "Troupes de choc, division volante." C'est dire qu'où est le danger, elle s'y trouve; où la mêlée, elle se lance; où l'effort suprême, elle avance.

J'ai glané dans ces souvenirs deux anecdotes, d'une grandeur presque légendaire: connaissez-les.

La première, une histoire d'artilleur, remonte aux lourdes heures de la première attaque. Le lieutenant S..., groupe artillerie d'Afrique, est installé avec sa batterie de 75, sur le contrefort d'une crête, au flanc de Douaumont.

Depuis deux jours, 250, 305, 380 fouillent, mètre par mètre, cimes, ravins, bois. La position n'est pas de tout repos. La journée que voilà s'annonce, dès l'aube, comme fatale.

A six heures du matin, ouaté traîtreusement par une rafale de neige, un 130 de marine autrichien éclate sur le canon de tête de la batterie. Le capitaine D..., qui réglait le tir du matin, tombe, grièvement blessé. Il ouvre la série noire.

L'aide-major de 1re classe B.., accouru, est tué au pied du brancard. La batterie, désormais repérée, reçoit en moins de vingt minutes une avalanche d'obus lourds qui émiettent pièces, hommes, chevaux.

Glissant son meilleur canon dans un entonnoir, le lieutenant S... continue à tirer comme si de rien n'était. Ses servants sont presque tous tués: il joue le rôle de servant. Ses pointeurs ne sont qu'uen bouillie: il s'installe au tabouret. A huit heures, il lui reste quatre hommes; à neuf heures, deux seulement. A neuf heures et demie, il st sul. Mais il tire de plus belle.

Les Allemands ont déclanché une attaque à la baïonnette: ils avancent en masses compactes. A 40 mètres, il les voit surgir, boueux, fantomatiques, à travers la tempête de neige. Il débouche à 0 en rafale, tire à mitraille, épuise ses munitions.

Pour un 75, 400 mètres, c'est c'est véritablement tirer à bout portant. Des rangs d'Allemands sont fauchés. eD vrais sillons s'ouvrent en éventail dans cette masse humaine. L'ennemi hésite, tarde, puis se replie. Il ne peut soupçonner que tout ce massacre est l'oeuvre d'un homme seul. Profitant de cete surprise, en un clin d'oeil, lel ieutenant a cloué ses deux canons blessés à mort: il attelle les trois mulets qui lui restent aux deux canons valides, puis, sur les caissons mêmes, charge son capitaine en agonie, le major tué, les blessé et les cadavres. Persone, rien ne demeure. A travers un tir de barrage qui l'épargne miraculeusement, à 400 mètres de l'enemi, il s'enfonce tout seul, en bon ordre, masqué par le sideau de neige. Il se présente ainsi à l'état-major de la division.

Vous pressentez la suite: citation à l'ordre de l'année, Légion d'honeur et Croix de guerre. Etait-ce assez gagné?

L'autre histoire est renouvelée des grognards de la Grande Armée. Elle a la simplicité tragique d'une lithographie de Raffet.

Cadre: l'étang de Vaux. Acteurs: deux compagnies du ..e zouaves. Héros: le capitaine B.., trente ans, Légion d'honneur, Croix de guerre à cinq palmes.

Sur les rives marécageuses de l'étang, les deux compagnies tiennent depuis vingt-quatre heures. Mais les boyaux de ravitaillement sont coupés. La lourde artillerie allemande s'acharne à droite, à gauche, balayant les moindres chemins et sous-bois. Téléphones anéantis: les quelques hommes de liaison que, à trois reprises, le capitaine essaya d'envoyer à l'arrière, ont été tués à 100 mètres, sous ses yeux. Les cartouchières vont être vides. On prend leurs cartouches aux morts. Ce pis-aller ne fait que retarder l'issue fatale.

Acculées à l'étang, flanquées par les tirs de barrage, les deux compagnies, n'ayant en main que des fusils brûlants, se trouvent dans une situation désespérée. Les Allemands l'ont compris. Ils sortent de leurs tranchées et chargent de front et de flanc.

"Formez le carré!" crie le capitaine B...

Le carré! mot prestigieux qui évoque la garde du grand empereur, à Iéna et Wagram. Pour la première fois, sans doute, en cette guerre, les zouaves vont avoir l'honneur de refaire à leur compte la phalange des grands Aïeux. Ils bondissent hors des tranchées: en rase campagne, à terrain découvert, baïonnette au canon, ils se groupe, face aux quatre horizons.

"Et maintenant, mes amis, se faire tuer, ou passer!" Un furieux corps à corps s'engage: il dure une heure et demie. Sur les deux compagnies, 150 hommes ont passé: le reste s'est fait clouer sur place.

Quant au capitaine B..., qui s'est battu comme un lion, épuisant les dernières cartouches de son revolver, puis chargeant lui aussi avec un fusil-baïonnette ramassé au bras d'un mort, il est tombé à 30 mètres en avant de ses hommes, vivant, mais percé de coups.

"Choses fort naturelles!" m'a déclaré, en me contant entre cent autres ces deux histoires, l'aide-major aux troupes d'Afrique.

André Tudesq.